

FRÈRES D'ARMES

EXPÉRIENCES COMBATTANTES
DE POILUS DU BEAUJOLAIS



**DOSSIER
THEMATIQUE**

**VILLES
& PAYS
D'ART &
D'HISTOIRE
À DIRE**

SOMMAIRE



1. Loÿs Roux, **Mon journal de guerre 1914-1919**, cliché n° 118. Cote 627. **Cagoules pour les gaz. 18 juin 1915. C'est déjà le 3^e masque.**

© Archives départementales du Rhône

2. **Une escouade du 372^e Régiment d'Infanterie sur le front d'Orient, date et lieu inconnus**

© Fonds Ravet, Collection Ville de Villefranche-sur-Saône

3 Introduction

D'un sujet international à un sujet inédit pour le Beaujolais

- 4 Aux sources de la fraternité d'armes / La fratrie s'agrandit / L'alliance franco-russe
- 5 L'alliance franco-britannique / De la Triple Entente à 10 alliés
- 6-7 Tous pour un... / L'outremer sous le drapeau français
- 8-9 Les chevaux, indispensables compagnons
- 10 Les différentes armes / Obus à balles de 75 mm
- 11 De la brigade à l'escouade / L'armée territoriale
- 12 Du garance au bleu horizon
- 13 Sous l'uniforme
- 14 Fraternalisations / « Non mort pour la France »
- 11 La région, « angle mort de la recherche » ?
- 16 Enfants de la « patrie » ou de la « fratrie » ? / 176 frères Morts pour la France
- 17 Les fratries décimées de Anse à Ville-sur-Jarnioux.
- 18 Les frères Boccard, de Mongré au front / « Le même cœur »
- 18 « Le meilleur de l'âme française »
- 19 Des recherches généalogiques à mener / Sur les pas des frères Roux de Blacé

Les Poilus du Beaujolais au sein du 23^e Régiment d'Infanterie

- 20 Le 23^e RI « régiment des témoins »
- 21 Le 23^e RI « régiment des photographes. » / Le regard de « Papa Adam »
- 22 Joseph et Loÿs Roux
- 23 Champs de bataille du 23^e Régiment d'Infanterie
- 24 L'esprit de Buttet ou l'art de bien commander / La Fontenelle, épisode légendaire
- 26 Marius Nony, figure héroïque
- 28 N'oubliez pas les paroles...
- 29 Sélection de chansons de Poilus du 23^e RI, un lieu de mémoire inédit
- 30 Poilus morts au sein du 23^e RI / Des frères Perras à Antoine Colas
- 31 Les Poilus nés dans l'actuel Pays d'art et d'histoire du Beaujolais et morts au sein du 23^e RI

Sur le front d'Orient

- 32 Un deuxième front contre les turcs / « Les jardiniers de Salonique »
- 33 Cap à l'Est / « Le navire français avance » / Caractéristiques de La Lorraine et L'Indiana
- 34 François Ravet et Pierre Montet, une amitié fraternelle / Polka, polka, polka

Sous la bannière étoilée ?

- 36-37 Les soldats de l'Oncle Sam / Ragtime, Ragtime...

Après la guerre

- 38 Une nation solidaire / Le long combat des plicaturés, des « aliénés » et des « Gueules cassées »
- 39 L'archéologie de la Grande Guerre / Unis dans le combat et dans la mort
- 40 Bibliographie sélective
- 41 Index des personnes
- 42 Index des communes
- 43 Remerciements

Passées les commémorations de son centenaire, évoquer à nouveau la Grande Guerre peut sembler loin de **nos centres d'intérêt**, et en particulier de ceux des jeunes générations. Les Français nés après 1962 grandissent en effet – chance rare dans l'histoire – hors de toute agression armée venant directement et gravement menacer le territoire national. Ils ne connaissent pas ce que peut provoquer toute situation de guerre : l'exaltation de la défense de la patrie et le sentiment exacerbé de consacrer sa vie à défendre son pays au bord du gouffre, aux côtés de ses semblables.

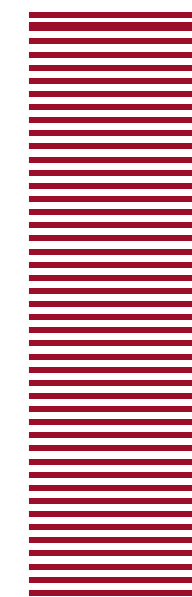
De 2012 à 2018, la période des commémorations de la Guerre de 1914-1918 est cependant marquée par des **attentats** perpétrés sur le sol français. Des manifestations de grande ampleur sont alors la partie la plus visible de **l'élan de fraternité** qui rapproche citoyens et forces armées.

Des soldats tentant en vain de sauver l'Alsace-Lorraine face à l'invasion prussienne en 1870 aux enfants formés par les « hussards noirs » de la République, on pourrait penser que la « **Belle Époque** » a davantage incarné la fraternité que notre présent traversé par de nombreuses crises. Ce serait méconnaître les profondes divisions de la III^e République. Revenir vers les « foules sentimentales » d'août 1914, c'est prendre la mesure de **l'Union sacrée**, réconciliation franco-française qui demeure sans autre véritable exemple dans notre histoire ; les français, encore très divisés à la veille de la première Guerre mondiale, s'étonnent alors eux-mêmes de leurs élans fraternels.

Interroger à l'aune de la Grande Guerre un pan de la fraternité – « supplément d'âme » venu compléter la maxime républicaine en 1848 pour conditionner la Liberté et l'Égalité – nous invite à explorer le champ de ce qu'il est aujourd'hui convenu d'appeler « **l'histoire des émotions** », en réponse à l'appel lancé par Lucien Febvre en 1941. Cette approche sensible de la « fraternité d'armes » des Poilus du Beaujolais est la deuxième exposition réalisée en partenariat par l'association Ecobeauval et le Pays d'art et d'histoire du Beaujolais.

Commissariat scientifique :

Lucas Vautrin, chargé de mission d'Ecobeauval
et Chrystèle Orcel, Cheffe de projet du Pays d'art et d'histoire du Beaujolais
avec l'aide d'Aristide Lamotte



D'UN SUJET INTERNATIONAL À UN SUJET INÉDIT POUR LE BEAUJOLAIS

AUX SOURCES DE LA FRATERNITÉ D'ARMES

La « fraternité » peut être définie comme un engagement moral et émotionnel – un élan – entre des individus sans lien de parenté. Elle se rapproche de plusieurs sentiments : camaraderie, loyauté mutuelle, appartenance à un groupe, et plus encore **solidarité**. Dans les sociétés guerrières antiques, le frère, au même titre que le père ou le fils, se doit d'être le premier à prêter main-forte en cas de conflit armé.

À cette norme sociale se superpose progressivement l'**idéal chrétien** qui introduit une représentation du monde structurée par **des liens de parenté spirituels**. Le Christ est « *le premier né d'une multitude de frères* » (Saint Paul, *Épître aux Romains*, 8, 29). Le mot latin **fraternitas** est, sinon créé, du moins popularisé au siècle suivant pour traduire du grec deux notions : *philadelphia* (vertu d'amour du prochain) et *adelphotes* (communauté des chrétiens), innovations lexicales tirées du Nouveau Testament. Le terme français de « fraternité », emprunté au latin au 12^e siècle, désigne une « relation entre frères, entre peuples ».

La fraternité représente alors la forme idéale du lien social. Les moines se vivent comme des frères égaux dans leur rapport à l'abbé, père du monastère. Les gens de guerre se dépassent sans cesse sur le plan tant physique que moral ; leur **éthique spécifiquement masculine** est renforcée

LA FRATRIE S'AGRANDIT

En 1914, l'Europe est très majoritairement **monarchique** : dix-neuf de ses États indépendants sur vingt-deux sont des royaumes, des empires, des principautés ou des grands-duchés. Parmi les grandes puissances, seule la France est une république. L'Europe est divisée en **quatre ensembles** : un groupe très disparate de pays neutres ; les royaumes balkaniques qui sortent épuisés par deux guerres ; la Triple Entente, liant Paris, Saint-Petersbourg et Londres ; enfin une alliance centrale, la Triplice (Allemagne, Autriche-Hongrie, Italie), qui sera rejointe par l'empire ottoman en octobre 1914.

L'ALLIANCE FRANCO-RUSSE

Au 19^e siècle, les relations entre Paris et Saint-Petersbourg sont marquées par les guerres du Premier Empire français et celle de Crimée. Après la défaite de 1871, la France, isolée, entreprend des initiatives en vue d'un rapprochement franco-russe. En 1892, un **accord militaire défensif** est trouvé. Si pour la France la menace principale est allemande, pour la Russie le concurrent est autrichien. L'empire russe déclare la guerre le 1er août à l'Autriche-Hongrie ; le 3 août l'Allemagne déclare la guerre à la France.

par des **rituels**. Une pratique bien attestée veut que deux guerriers se saignent et que chacun verse un peu de son sang dans un hanap, pour y mêler ensuite du vin avant d'en partager le contenu. Cette nouvelle « consanguinité » se fonde sur **un rapport horizontal d'égalité**. Ceci implique un devoir de **fidélité indéfectible**, un engagement à risquer la mort côte à côte et à partager les bénéfices de la guerre.

L'association chevaleresque entre solidarité et fraternité d'armes persiste chez **les élites guerrières d'Ancien Régime**. La société est pensée comme une famille : noblesse et clergé voient le Tiers-État comme le vaste ensemble de leurs cadets. Le roi incarne le « père » de tous ses sujets.

Durant la **Révolution**, le peuple rêve d'une société dont les membres seraient unis par des liens uniquement horizontaux. Dès 1789, les citoyens peuvent s'aborder en disant « Salut, et fraternité ! ». Le 14 juillet 1790 la fraternité est le sentiment mis en exergue durant la Fête de la Fédération. En 1792 les soldats fédérés, « tous frères », affluent de toute la France pour défendre le pays. Le terme de fraternité, ajouté à la devise « Liberté et Égalité » est compris comme une condition de vie qui impose à **tous les citoyens** le devoir de servir les autres membres de la communauté nationale.



1



2



3

1. « Fraternité », entre 1793 et 1794 Estampe d'après une gravure de René Duchemin (1768-1859) © Musée Carnavalet et Histoire de Paris, France

2. Carte postale patriotique Guerre 1914 Triple Entente - Nicolas II empereur de Russie, R. Poincaré président de la république, Albert roi des belges, Georges V roi d'Angleterre. Nicolas II et Georges V sont cousins germains.

3. Carte postale patriotique avec mise en scène populaire de la fraternité d'armes en 1914-1918 © Archives Départementales du Cher et de l'Eure-et-Loir

L'ALLIANCE FRANCO-BRITANNIQUE

En 1914, les relations franco-britanniques sont celles d'une **inimitié ancienne**, marquée par de nombreux conflits, dont la Guerre de cent ans ; les deux nations s'opposent en Europe, mais aussi en raison de leurs rivalités coloniales. Les rapports se détendent au moment du règlement de la « **Deuxième Entente cordiale** » en 1904. Le parti libéral britannique, au pouvoir depuis 1905, est animé par un fort courant pacifique. La construction par l'Allemagne d'une grande marine de guerre alarme cependant Londres. Le Royaume-Uni, qui entre en guerre en 1914 après l'invasion de la Belgique par les allemands, contribue grandement à la victoire avec sa flotte, sa puissance économique et financière, et ses troupes venue des îles britanniques et des Dominions. Parmi ces derniers figure le **Canada**, où l'annonce de la participation militaire canadienne soulève en 1914 une vague patriotique. Néanmoins, l'appel à se battre en Europe suscite peu d'enthousiasme chez **les Canadiens francophones** peu attachés à l'Angleterre ou à la France : ce groupe ne représente que 5,5 % de l'ensemble des volontaires (soit environ 35 000 hommes), alors qu'il représente 30 % de la population totale du pays.

L'antimilitarisme est particulièrement développé chez **les Québécois francophones** qui habitent le pays depuis huit générations : ces derniers ne conservent que très peu de contact direct avec l'Europe et le poids de la religion catholique dans la société ne les invite pas à aller défendre une France qui, pour les plus dévots d'entre eux, ne fait que recevoir une juste rétribution de ses « péchés ».

Des Français récemment expatriés retraversent l'Atlantique pour se porter au secours de leur pays comme les Mongréens Jean et Roland Forissier, établis à Pipestone dans la province du Manitoba. Leur ami **Paul Mathieu** (1886-1938), originaire de Ville-sur-Jarnioux, parti au Canada en 1907 puis en Argentine, ne peut rejoindre le Front en raison d'une blessure à un œil, qui conduit à la reconnaissance de son inaptitude.

DE LA TRIPLE ENTENTE À 10 ALLIÉS

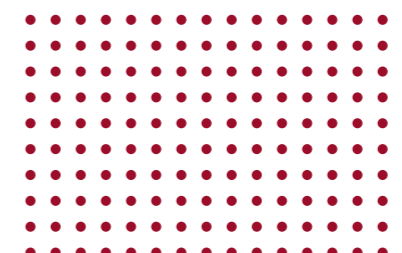
Les arrangements anglo-russes de 1907 prolongent l'alliance franco-russe. Le dernier axe, entre Londres et **Saint-Petersbourg**, relève de l'adoption d'une « neutralité positive ». L'Empire des tsars, protecteur des Slaves, considère **les Serbes** comme un peuple frère. Le 28 juillet 1914, l'Autriche-Hongrie déclare la guerre à la Serbie afin d'infliger un nouveau camouflet à la Russie en l'obligeant à se désolidariser de la Serbie. Raymond Poincaré refuse que la solidité de l'alliance russe – dont dépend à son avis la sécurité nationale – ne soit compromise, et la France reste ferme dans son soutien à son allié russe et en conséquence à la Serbie. C'est ainsi que le conflit régional austro-serbe, par le jeu des alliances, se transforme en une guerre européenne. L'alliance franco-serbe se forge notamment en décembre 1915-janvier 1916 (voir pages 32-33).

Le statut neutre de la **Belgique** est garanti depuis 1831 par les grandes puissances européennes. Envahie par l'Allemagne le 4 août 1914, la Belgique est perçue en France comme un voisin dont il faut défendre l'indépendance.

Le 7 août 1914, le Royaume-Uni demande au **Japon** d'attaquer les navires militaires allemands en vue d'assurer la protection de navires marchands britanniques sur les côtes chinoises. Le Japon entre en guerre contre l'Allemagne le 23 août. L'armée japonaise débarque en Chine le 2 septembre, puis elle obtient la capitulation d'une garnison allemande le 7 novembre. Dans le Pacifique la marine japonaise s'empare des archipels allemands micronésiens en octobre.

Membre de la Triple Alliance depuis 1882, **l'Italie** déplore le statut de ses « terres irrédentes », comptant une forte population italienne mais restées hors de l'unification de 1870 (comme Trente, Trieste et la côte de l'Istrie). En 1914, l'Italie qualifie d'agression l'attaque de l'Autriche-Hongrie contre la Serbie et se dégage de ses obligations d'alliée. La déclaration de neutralité qui s'ensuit permet à Paris de retirer quatre divisions de la frontière franco-italienne. Le 26 avril 1915, l'Italie signe avec la France un traité secret en compagnie des représentants britannique et russe. Le traité promet à l'Italie la libération de ses terres irrédentes et une bonne situation en Méditerranée orientale. En échange l'Italie s'engage à entrer en guerre.

Complété en 1916 par le **Roumanie**, le cercle des alliés de la France s'élargit en 1917 avec la **Grèce** (voir page 32) et les **Etats-Unis** (voir page 36).





1. Émile Dehelly (1871-1969), sociétaire de la Comédie-Française, dans le rôle de d'Artagnan (*Les Trois Mousquetaires*, réalisation 1912) Carte postale tirée du film et éditée par la société de production Le Film d'Art, 1913 © Collection privée

2. Carte postale patriotique « Tous pour Un, Un pour tous ». De gauche à droite : soldats français, belge, britannique et russe © Archives Départementales du Cher

TOUS POUR UN...

Les Trois Mousquetaires, romane de Dumas père datée de 1844, est le grand film de la rentrée 1913. L'archétype de d'Artagnan, modèle d'ascension basée sur le mérite d'un provincial méridional monté à Paris, correspond aux valeurs véhiculées par l'école de la III^e République.

En son temps, l'auteur capitalise sur l'absurdité du titre de son œuvre - les héros sont au nombre de 4 - dans l'intention de contribuer à son succès. Ce titre trouve une résonance particulière durant l'été 1914 avec la violation du territoire belge par l'Allemagne, le 4 août. La Triple Entente formée par la France, l'Angleterre et la Russie ne peut rester indifférente au sort de ce pays considéré comme l'entrée de la maison commune, celle de la « Civilisation ». Des cartes postales proposent un d'Artagnan - la Belgique envahie - rejoint par ses frères d'armes. La théâtralité des mises en scène de ces cartes répond à l'amitié démonstrative dépeinte par Dumas père. Les journaux s'inspirent d'une autre référence

littéraire en parlant du combat en Belgique comme des « Thermopyles » de l'Occident.

Le plus célèbre des romans de cape et d'épée devient la lecture favorite des poilus. Il parle à toutes les classes d'âge mobilisées, et en particulier aux plus jeunes : ceux qui n'ont pas encore quitté le domicile familial, ou ceux des classes 1915, 1916, 1917 et 1918, qui « deviennent des hommes » sur le front en se montrant turbulents à l'instar des mousquetaires.

La lecture des *Trois Mousquetaires* parle aux différentes échelles de la fraternité d'armes au sein d'une même armée : 4 frères d'armes jurent solennellement de faire passer leur amitié avant leurs allégeances respectives, chacun préférant mourir avec son ami plutôt que de vivre sans lui. Certaines amitiés peuvent être plus étroites, comme celle unissant Athos et d'Artagnan ; elles relèvent plus du sentiment paternel entretenu par certains soldats à l'endroit de leurs officiers.

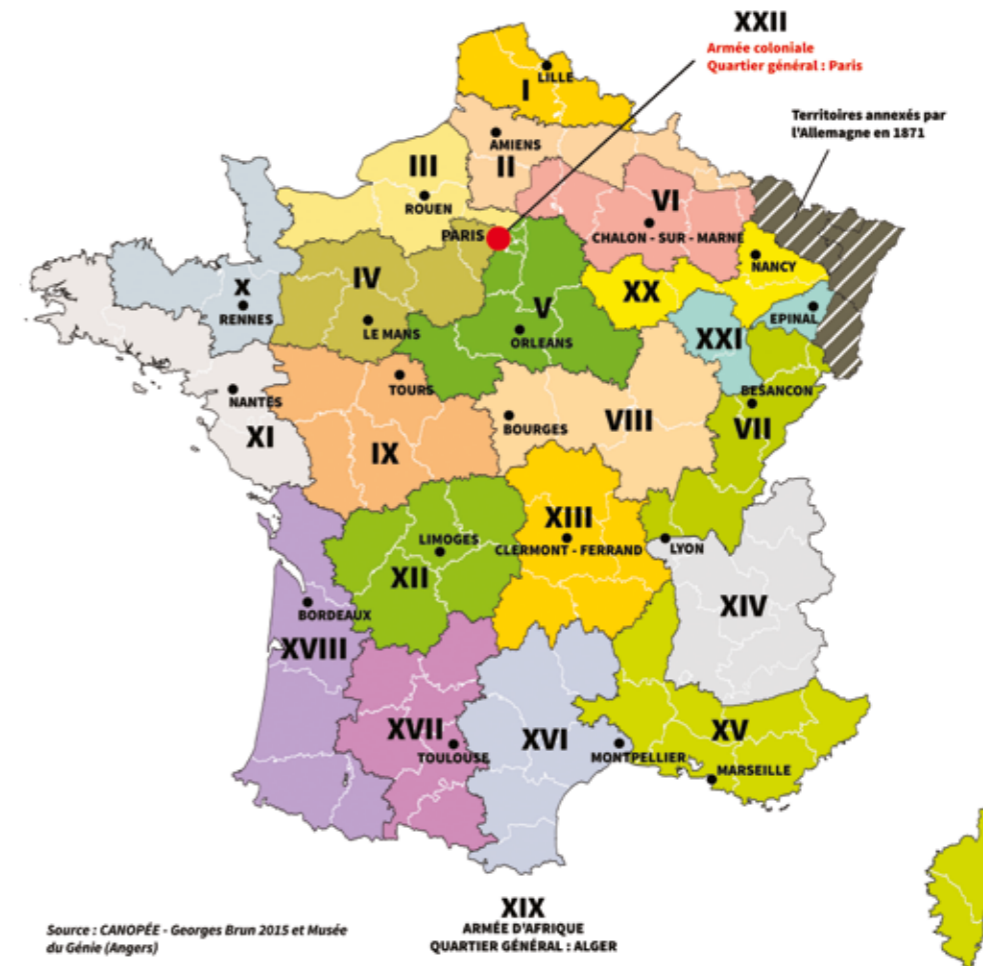
L'OUTRE-MER SOUS LE DRAPEAU FRANÇAIS

Jusqu'en 1910 les soldats des troupes coloniales sont seulement incorporés dans des conflits outre-mer sous commandement français. Cette année-là la parution de *La Force noire* du colonel Mangin joue un rôle déterminant : l'officier recommande le recours aux soldats d'Afrique noire, face à la baisse de la natalité en métropole et au développement de l'artillerie et de l'aéronautique. Le Parlement vote un crédit pour la levée de cinq mille hommes en Afrique Occidentale Française.

Pendant la Première Guerre mondiale, plus de 140 bataillons de tirailleurs sénégalais servent sur tous les fronts, dont au Togo et au Cameroun lors de la conquête de ces colonies allemandes. Ces bataillons sont rattachés à des R.I.C. (régiments d'infanterie coloniale) et à des R.M.C. (régiments mixtes coloniaux).

RÉGIONS MILITAIRES ET CORPS D'ARMÉES, 2 AOUT 1914

En 1914 l'armée française est composée de 22 corps d'armée. Chaque corps d'armée compte plusieurs divisions, chaque division étant elle-même formée de brigades. C'est en avril 1915 que les premiers soldats antillais, guyanais et mélanésiens sont acheminés en métropole ou sur le Front d'Orient.



Source : CANOPEE - Georges Brun 2015 et Musée du Génie (Angers)

ARMÉE COLONIALE EN 1914



Source : Ministère de la défense/SGA/DMPA

- 1 - Saint-Louis : Quartier général des Groupes de l'Afrique équatoriale et de l'Afrique occidentale
- 2 - Tananarive : Groupe de l'Afrique orientale
- 3 - Hanoï : Quartier général du Groupe de l'Indochine

A ces groupes s'ajoutent les Groupes des Antilles-Guyane et Pacifique, qui regroupent les compagnies de la Martinique et de Nouvelle-Calédonie.

Graphisme : Dorian BESSON



1. Démonstration par un soldat américain de masques à gaz pour les hommes et les chevaux, circa 1917-18., 1918 - 1919, National Archives Administration (Etats-Unis-d'Amérique), 516483.

2. Treize hussards du 1^{er} régiment de Hussards vêtus du dolman, 1905, Collection régimentaire.

3. Soldats anglais offrant des cigares à des chasseurs belges, à Furnes, Le Miroir, n° 52, dimanche 22 novembre 1914, Couverture © Collection Ville de Villefranche-sur-Saône.

LES CHEVAUX, INDISPENSABLES COMPAGNONS

L'alimentation du front en munitions et en vivres, tout comme le déplacement des batteries d'artillerie ou des ambulances et cuisines de campagne, nécessitent de très importants moyens de transport. La traction automobile étant encore peu développée, ce sont des centaines de milliers de chevaux et mulets qui sont utilisés. L'artillerie légère des canons de 75 mm reste hippomobile pendant tout le conflit.

Réquisitionnés en 17 jours durant l'été 1914, **520 000 chevaux et mulets** se retrouvent sur le terrain, sans contrôle de leur âge et de leurs tares, ou diagnostic des femelles gravides. Les chevaux souffrent le martyre du fait de ne pas être dessellés et de porter des charges excessives. Les blessures de harnachement, non soignées, s'infectent. Les trois premiers mois, 130 000 chevaux meurent. Le corps de cavalerie est poussé vers la Belgique, puis reflue, éreinté, dans la Marne. Entre octobre 1914 et mai 1917, la France importe **500 000 chevaux et mulets des États-Unis, et 70 000 d'Argentine**. Les concentrations de chevaux et de mulets entraînent l'apparition de **maladies contagieuses**, telles que la gale et la gourme, maladie des jeunes chevaux mis au contact de nombreux congénères. Les conditions de vie très rustiques favorisent l'apparition du **syndrome de surmenage** : mal nourris par manque de foin et d'avoine, trop sollicités, les chevaux s'épuisent, voire tombent et ne se relèvent pas.

Le **thème de l'animalité** est présent dans les écrits de nombreux Poilus, que ce soit pour déplorer des conditions

de vie dégradantes, ou par empathie envers les animaux souffrant. **Joseph Prudhon** (1882-1955) se plaint de la nourriture au 9^e régiment d'artillerie à pied de Belfort ; de mars à juillet 1915, il souligne que le pain est moisi, et la viande rare ou avariée. Incriminant son officier, il s'insurge le 24 mai 1915 : « *Nous sommes nourris comme des cochons. Les sous-offs ne peuvent plus nous commander, nous ne voulons plus rien faire tant que nous serons aussi mal nourris.* » Le 14 décembre 1916, alors qu'il est ordonnance d'officier, chargé des soins aux équidés, Prudhon note : « *j'ai du mal à nettoyer mes chevaux, ils sont tous les trois comme des blocs de boue. C'est épouvantable et je ne peux plus les approcher ; ils sont comme des lions.* »¹

Protégés par des masques de fortune, les chevaux sont décimés comme les Poilus par les gaz, la blessure la plus grave étant causée par **les éclats d'obus à hypérite**. Dans l'urgence, il arrive que les vétérinaires soignent aussi bien les hommes que les animaux. Maurice Drans, du 262^e Régiment d'Infanterie, écrit à sa compagne au sujet d'un cheval à l'échine pelée : « *Pauvre bête [...] tu ressembles à tes frères les hommes de la tranchée ! Tu peines et tu es condamnée. Je l'ai revue ce matin, ayant terminé son temps sur la terre [...] Je pensais au bon trot qu'elle avait naguère, la bonne bête, hennissant sous sa crinière au vent.* »²

Au total ce sont 1.140.000 chevaux et mulets de l'armée française qui sont morts, portés disparus ou réformés pendant la Première Guerre mondiale.³

¹ Joseph Prudhon, *Journal d'un soldat 1914-1918 - Recueil des misères de la Grande Guerre*, 2010, L'Harmattan, Mémoires du XX^e siècle, 73, 180.

² Jean-Louis Andreani, *La Grande Guerre à cheval - Le rêve brisé de la cavalerie française*, Edition du Trotteur ailé - IFCE, 2014, 199.

³ Idem, 198.

LE MIROIR

PUBLICATION HEBDOMADAIRE, 18, rue d'Enghien, Paris.

LE MIROIR paie n'importe quel prix les documents photographiques relatifs à la guerre, présentant un intérêt particulier.



SOLDATS ANGLAIS OFFRANT DES CIGARES A DES CHASSEURS BELGES, A FURNES

Le soldat anglais qui touche 1 fr. 25 par jour est populaire sur le front pour sa générosité. Chaque jour il fait à ses camarades belges et français de petits cadeaux qui contribuent à entretenir les amitiés.



1. « **Combat aérien. L'avion ennemi tombant en flammes** », 1918
Aquarelle de Francois Flameng (1856-1923)
© Collection privée

2. **Camarades d'Aimé Chatard, poilu d'Oingt, posant avec leurs outils, hiver 1914-1915, 9^e Compagnie du 43^e Régiment d'Infanterie Territoriale.**
© Fonds Dupozat,

3. **Officiers de l'État-Major, des 1^{er} et 2^e Bataillons du 23^e RI, caserne Aubry (Bourg-en-Bresse), mars 1913**
© Collection privée, famille de Buttet

LES DIFFÉRENTES ARMES

En aout 1914, l'armée professionnelle, les trois classes en service (1911, 1912 et 1913), ainsi que les réservistes (âgés de 24 ans à 34 ans) et territoriaux (âgés de 35 ans à 48 ans) rappelés, constituent une armée de 3 780 000 hommes répartis dans les différentes « armes » : infanterie, artillerie, cavalerie, génie et train. **L'infanterie** représente 8 soldats sur 10.

La Grande Guerre modifie profondément la façon de combattre au sein de ces Armes. Dans une guerre de tranchée caractérisée par une puissance de feu dévastatrice, la plupart des unités de **cavalerie** sont transformées en troupes à pied. Les taux de pertes importants dans l'infanterie dès les premiers jours du conflit (27 000 pour la seule journée du 22 août 1914) motivent les futurs mobilisés à s'engager volontairement dans les Armes moins exposées. En 1915, la marine attire 48% des engagés volontaires et l'artillerie en attire 32%.

L'artillerie prend une importance considérable, causant 70 à 80 % des blessures. Elle s'appuie sur les lignes téléphoniques établies par le **génie** pour communiquer avec l'infanterie de ligne et sur les clichés et observations de **l'aviation** pour ajuster son tir. Le Beaujolais compte parmi ses enfants trois As de l'aviation, c'est-à-dire des aviateurs qui accumulent au moins cinq victoires homologuées durant la guerre. **Jean Sauvage**, né en 1897 à Villefranche-sur-Saône et tué en janvier 1917, **Antoine Laplasse**, né à Vernay en 1883 et tué en août 1918, et **Paul Montange**, né en 1892 à Belleville-sur-Saône. Joseph Frantz, né en 1890 à Beaujeu, est le premier pilote à abattre un avion ennemi dans l'histoire de l'aviation, le 5 octobre 1914.

Au total, parmi les 8 410 000 soldats et officiers français mobilisés entre 1914 et 1918, plus de 1 397 800 y laissent leur vie et 4 266 000 sont blessés.

Parmi les Poilus qui servent dans plusieurs armes figure **Joannès Chatelet**. Né à Villefranche en 1890, il est représentant en métallurgie au moment de la mobilisation. Membre de l'Union nautique de la ville, c'est un sportif accompli qui participe à de nombreuses compétitions internationales d'aviron comme à Turin en 1911 où il remporte une course.

Blessé en 1914 et en 1915 en servant dans l'infanterie, il rejoint l'artillerie en tant que commandant de pièce et y reçoit de nouvelles blessures en 1916 avant d'être intoxiqué à Craonne en 1917 ; devenu maréchal des logis, il passe à l'aviation le 1^{er} juillet 1917.

Breveté pilote d'avion de chasse le 26 septembre 1917, il intègre **l'escadrille spad n°102** « soleil de Rhodes » dont la mission principale est la reconnaissance photographique à longue portée. Joannès Chatelet détient 1 des 85 victoires homologuées de l'escadrille. Il obtient 2 citations et la croix de guerre avec étoile d'argent.

Après-guerre, il s'établit quincailler à Villefranche et devient membre actif du **Club des Amis de la Gaité**, troupe amateur théâtrale et musicale où, à la baguette, **Louis Plasse** a succédé à Désiré Walter. Joannès Chatelet donne un nouvel élan à la troupe et connaît un réel succès de comédien. Il est fait chevalier de la légion d'honneur en 1972, l'année de sa mort.

OBUS À BALLES DE 75 MM

Emblématique de la Première Guerre mondiale et considéré comme le meilleur canon de campagne de son époque, le canon de 75 mm, conçu en 1897, est élaboré dans un contexte précis : celui du **réarmement** qui suit la défaite de 1871.

Premier canon à tir rapide de son époque, le « 75 » est un canon de campagne qui ne pèse que 1,14 tonne et tire des obus de calibre 75 mm. Sa portée utile est de 6,5 km. Il peut théoriquement tirer 20 coups par minute, mais dans les faits les cadences sont nettement moins élevées afin d'éviter son sur-échauffement.

Approuvé par les autorités en mars 1898 et présenté au public à Longchamp lors de la revue du 14 juillet 1899, il est utilisé pour la première fois en Chine en 1900, lors de la guerre des Boxers. Il termine sa carrière 60 ans plus tard en Algérie. En août 1914, la dotation en artillerie de campagne de l'armée française est de 3 860 pièces et atteint 5 364 pièces en novembre 1918.

DE LA BRIGADE À L'ESCOUADE

Pour comprendre à quel niveau intervient la sociabilité combattante durant la Grande Guerre, il faut d'abord s'intéresser à l'organisation de l'armée. Depuis la fin du 19^e siècle, face à une puissance de feu de plus en plus importante, les batailles de ligne **de l'infanterie** tendent à disparaître au profit d'une **autonomisation des combattants**. Dès octobre 1914, les armées s'enterrent dans des tranchées. L'évolution des combats entraîne la formation de groupes restreints au sein duquel les soldats, devenus **guerriers spécialisés**, sont complémentaires : grenadier, voltigeur, mitrailleur, fusilier ou téléphoniste.

En 1915, la **brigade**, commandée par un général de brigade, comprend deux **régiments**, composés chacun de 3.300 hommes environ. Le régiment, dirigé par un colonel, inclut trois bataillons, chaque **bataillon** étant divisé en quatre **compagnies**.

La compagnie comprend quatre **sections**, plus petite unité de manœuvre dirigée par un sergent et composée d'environ

65 hommes répartis dans quatre escouades. **L'escouade** forme un groupe de 15 soldats sous la supervision d'un caporal. Elle n'est pas une unité de manœuvre, mais plus « une petite famille » regroupée pour la vie courante de l'unité. Chaque soldat porte sur son havresac, en plus de son équipement individuel, un ustensile de campement collectif (marmite, seau en toile, lanterne etc.) dont la répartition se fait au sein de l'escouade.

Dans les autres Armes, le groupe primaire correspond à **l'équipage**, animé au sein de l'aviation par une « fraternité des ailes ». Le personnel naviguant au sein d'un même avion, jusqu'à trois hommes, partage le danger et les conditions climatiques extrêmes dans le ciel, véritable champ de bataille où l'on peut perdre la vie à chaque instant. Ainsi l'escadrille 240 commandée par le lieutenant **Jehan de Durat**, maire de Montmelas-Saint-Sorlin de 1925 à 1940, adopte pour insigne une hydre à trois têtes pour rappeler l'importance des trois membres d'équipage qui arment l'avion d'escorte Caudron R.11.

L'ARMÉE TERRITORIALE

La guerre a avant tout le visage de la jeunesse. Né à Oingt en 1874, **Aimé Chatard** achève son service militaire en 1898 avec le grade de sergent. En raison de son âge - il va sur ses 40 ans en août 1914 - il peut être considéré comme un « doyen » parmi les Poilus du Beaujolais. Il sert au sein de 3 régiments de l'armée territoriale : le 43^e, le 16^e et enfin le 121^e RIT, avant d'être démobilisé en janvier 1919. Ces Régiments sont des unités militaires composées essentiellement **d'hommes âgés de 34 à 49 ans**, considérés comme trop âgés et plus assez entraînés pour intégrer un régiment d'active ou de réserve.

Membre du conseil municipal avant-guerre, Aimé Chatard conserve son mandat sur le papier en dépit de sa mobilisation, avant de siéger de nouveau en 1919. C'est à ce titre, mais aussi parce qu'il est un ancien combattant, qu'il est chargé de prononcer le discours d'inauguration du **monument aux morts d'Oingt** en 1921. Il prononce ces mots : « *Petits Enfants qui serez des hommes demain, compatriotes de l'avenir, nous vous donnons ce monument élevé par nos soins. Qu'il vous soit sacré comme à nous.* »





1. Uniforme du commandant Joseph Victor Franc (1886-1914), 10^e Régiment de Cuirassiers
Musée d'Histoire Militaire de Lyon et sa Région

2. Uniformes d'un poilu du 59^e bataillon de chasseurs à pied et d'un capitaine du 150^e Régiment d'Infanterie.
(Musée d'Histoire Militaire de Lyon et sa Région)

DU GARANCE AU BLEU HORIZON

L'uniforme en vigueur à l'entrée en guerre, très proche de celui de 1870, est trop voyant avec son pantalon garance. Son remplacement est un enjeu crucial. Dès l'automne 1914, le bleu horizon fait son apparition dans l'infanterie, mais les chasseurs combattent dans leur uniforme d'entrée en guerre jusqu'à l'hiver 1915.

On compte à la mobilisation 31 bataillons de **chasseurs** d'environ 1700 hommes chacun. Neuf autres sont créés au cours de la guerre. Ces unités, généralement composées d'hommes de petite taille, assez vifs et très bons tireurs, agissent en avant de l'infanterie de ligne sur des terrains accidentés dont ils savent exploiter les reliefs.

Les officiers reçoivent la vareuse modèle 1913 en drap bleu horizon ou se procurent un uniforme chez un tailleur, comme dans le cas présent. Les officiers d'état-major sont parfois désignés par les cadres présents au front d'« **embusqués** », leur nombre étant supposé trop important face à la pénurie d'officiers dans les tranchées.

Face au taux important de morts suite à une blessure à la tête, **le casque « Adrian »**, du nom de l'officier qui l'a commandé aux usines Japy, est adopté en mai 1915, en remplacement du képi. Chaque corps d'armée possède son attribut frontal, ici la grenade enflammée pour l'infanterie et le cor pour les chasseurs à pied.

Cavalleries lourde et légère

Cuirassiers et dragons forment la cavalerie lourde, chargée de percer les rangs de l'infanterie adverse en montant des chevaux anglo-normands. Les cuirassiers combattent avec des sabres et des lances. Les **dragons** se déplacent à cheval, mais combattent à pied avec des mousquetons. La cavalerie légère (**hussards, chasseurs à cheval, spahis**), elle, est apte à poursuivre un ennemi en fuite avec des montures anglo-arabes plus petites (pour les chevaux barbes du Front d'Orient, voir page 28).

Les cuirassiers, cavaliers militaires lourdement équipés et armés, tiennent leur nom de la cuirasse qui les protège. Cet uniforme est la tenue de sortie modèle 1893 du Commandant Franc, avec son képi au numéro du régiment et ses bottes de cavalier.

Né à Lyon en 1866 dans une famille bourgeoise, **Joseph Victor Franc** est formé à l'École Spéciale de Saint-Cyr et à l'École de Cavalerie. Il est âgé de 48 ans lorsque, le 31 juillet 1914, il prend le commandement du 1^{er} demi-régiment du 10^e RC stationné à Lyon. C'est à la tête de 280 hommes qu'il combat en Lorraine et en Champagne, puis dans les Flandres belges. Le 2 novembre 1914, le Commandant Franc est grièvement blessé à la cuisse par un éclat d'obus en entrant dans une tranchée près d'Ypres. Il meurt à l'Hôpital de Poperinge, le 21 novembre 1914.



Loys Roux, Mon journal de guerre 1914-1919, cliché n° 367. Alsace Moosch. Repos à l'entrée de Moosch. 18 décembre 1915
© Archives départementales du Rhône

SOUS L'UNIFORME

Positionné sur le front à partir de janvier 1915, le lieutenant **Jean Tournassus**, né en 1894 au Puy-en-Velay, a des attaches dans le Beaujolais, son père étant né à Ville-sur-Jarnioux en 1855. Il publie *Nous soldats !* en 1918. Dans les premières pages de son ouvrage, il assure : « *Jamais mes yeux n'avaient tant 'vu' ; mes pauvres yeux de vingt ans qui s'ouvraient à peine sur le monde.* »¹ Confronter son récit avec ceux d'autres Poilus est enrichissant, tant du point de vue de leurs expériences combattantes qu'au sujet de leurs conditions de vie.

Le médecin psychiatre **Frantz Adam**, servant au sein du 23^e Régiment d'Infanterie (cf pages 16-27), publie *Sentinelles... Prenez Garde à Vous* en 1931. Comme plusieurs autres Poilus, il exprime **la part d'animalité singulière** que la guerre a engendré : « *Le soldat était devenu un terrassier remuant nuit et jour la terre, une bête de somme transportant des matériaux de toutes sortes, poutres, rails, sacs de ciment, fils de fer barbelés... [..] Au Vieil-Armand, dans la Somme, et surtout à Verdun, quand ce sera dans une boue immonde, sous un feu d'enfer et sur des kilomètres de distance qu'il faudra faire des corvées de ravitaillement en matériel et en vivres, le poilu aura chaque jour son calvaire à gravir.* »² Harassés, les Poilus font face au froid, aux intempéries qui inondent les tranchées, à la chaleur, au manque d'hygiène. Assaillis par les poux (les « totos »), cohabitant souvent avec des rats, ils font part de **leurs peurs** : « *L'ennemi [..] C'est la terre, c'est la boue, c'est la nuit. [..] la terre où se brisent nos forces de soldats, la terre qui use nos courages ; la terre qui noie, qui submerge avec ses vagues incessantes.* »³

Face à cette menace, la fraternité au combat semble être **le dernier rempart** : « *Je suis perdu en ce coin de monde avec cet homme qui veille à mes côtés [..] Nos deux cœurs, comme nos silhouettes, se confondent, se mêlent. Nos corps tressaillent ensemble, s'inquiètent et s'angoissent aux mêmes bruits. [..]*

Nous sommes un seul être dont les sens sont doublés. »⁴

Le motif de très nombreuses citations, **la bravoure des Poilus** se portant au secours des blessés au péril de leur vie s'imprime à vie dans la mémoire des combattants. Atteint à Verdun en juin 1916, Jean Tournassus évoque les hommes qui l'ont sauvé : « *Et voici que moi aussi, je suis tombé [..] J'ai fait un geste vers ma poitrine brûlante. J'ai senti leurs mains inhabiles et craintives déchirer ma vareuse, et l'un d'eux m'a montré un éclat long et sanglant, qu'il venait d'arracher de ses doigts terreux. [..] mains d'amis, de frères, mains de soldats, mes soldats !...* »⁵

La mort de masse sur le champ de bataille expose les Poilus à **deux traumatismes opposés**, rendant impossibles ou retardant les inhumations : les corps déchiquetés par les obus (l'artillerie étant la cause de 70 % des morts au combat) et les cadavres restés exposés au feu ennemi, notamment pris dans des barbelés. Il faut s'efforcer de faire face à leur présence obsédante en gardant l'espoir : « *Les morts ? Ils sont là, après des mois et des mois, brûlés par tous les soleils, lavés de toutes les pluies [..] sans qu'aucune accalmie nous ait jamais permis de les ensevelir [..] ils ne consentiront à prendre leur place parmi les morts que le jour où l'on pourra les ensevelir librement dans la terre qu'ils jalonnent.* »⁶

Une autre onde de choc se produit lorsque les périodiques français publient des **photographies de soldats morts**. À titre exceptionnel *L'illustration* publie le 27 mars 1915 un cliché en double page, avec cette légende « Tranchée allemande prise à la baïonnette, depuis une heure, par notre infanterie, dans les Hauts-de-Meuse ». La moindre représentation des Poilus morts dans la presse relève largement de l'autocensure des photographes combattants et des rédactions. En 1916 *Le Miroir* publie durant les 39 semaines de combat 32 photographies de morts, *L'illustration* en publiant 207.⁷ Les ventes du *Miroir* augmentent pour atteindre un million d'exemplaires en 1918.

¹ Jean Tournassus, *Nous, soldats !* avec une préface de Maurice Barrès de l'Académie française, Emmanuel Vitte éditeur, Lyon, 1918, II, Première nuit de guerre, janvier 1915, 12. Etudiant à Lyon en 1914, Jean Tournassus intègre le 44^e RI, où il devient caporal. Passé au 133^e RI en 1915, il retrouve son frère en février au 275^e RI et devient sous-lieutenant au sein de ce régiment. En 1916 il est lieutenant au 261^e RI.

² Frantz Adam, « *Sentinelles... Prenez Garde à Vous...* », 1931, cité in Frantz Adam, *Ce que j'ai vu de la Grande Guerre*, Photographies présentées par André Loez, Postface d'Alain Navarro, Editions La Découverte, Paris, 2013, 26, 189.

³ Jean Tournassus, op. cit., VI. La mine, 51.

⁴ Idem, III. Nocturne, 23, IV. La houblonnière, 31.

⁵ Ibidem, IX. Verdun, III. Mes soldats - Verdun, juin 1916, 134-135. Jean Tournassus garde des séquelles de sa blessure, avec une invalidité permanente reconnue dans les années 1920.

⁶ Ibidem, 32.

⁷ Joëlle Beurrier, *Photographier la Grande Guerre - France Allemagne L'héroïsme et la violence* dans les magazines, Presses universitaires de Rennes, 2016, 120-122.



1



2



3

1. Louis Barthas (1879-1952), photographie publiée dans *Les carnets de guerre de Louis Barthas, tonnelier, 1914-1918*, préface de Rémy Cazals, Maspero, 1977, rééditions Éditions La Découverte, 1997 et 2003.

2. Lachassagne avec le clocher de l'église Saint-Pierre
© Collection Ville de Villefranche-sur-Saône

3. « Je vous attendais... Merci !... »
Personnification de l'Alsace attendant l'intervention de la France, du Royaume-Uni, de la Belgique et de la Russie
Carte postale patriotique éditée par la République Française, 1915
© Collection privée, famille Colombo

FRATERNISATIONS

À l'heure du « premier grand affrontement médiatique »¹, la fraternité des Poilus présentée dans les journaux diffusés à l'arrière répond largement à une **mise en scène**, de l'optimisme teinté de pittoresque de l'année 1914 aux derniers numéros publiés avant l'armistice. Les journalistes ne sont pas admis sur le Front jusqu'à l'été 1917. Ils sont alors accueillis sous surveillance militaire. Dans ce contexte, les silences sont aussi éloquents que les sujets mis en exergue. Ainsi les photographies de fraternisation de **Noël 1914** entre soldats allemands et britanniques, publiées dans la presse britannique (*The Daily Mirror* du 8 janvier 1915 et *The Illustrated London News* du 9 janvier 1915), ne sont pas publiées par la presse française².

Face au « bourrage de crâne » du début du conflit, les récits de certains Poilus livrent un portrait sans fard du Front. Le caporal **Louis Barthas**, originaire de l'Aude, décrit les lézardes qui se creusent entre les hommes de troupe, leur hiérarchie et la société à l'arrière du front. Le 10 décembre 1915, son unité est affectée au maintien d'une tranchée noyée par la pluie. Français et allemands baissent les armes et échangent propos, poignées de mains, tabac et alcool. Barthas s'exclame : « *Qui sait ! Peut-être un jour sur ce coin de l'Artois on élèvera un monument pour commémorer cet élan de fraternité entre des hommes qui avaient l'horreur de la guerre et qu'on obligeait à s'entretuer malgré leur volonté* »³.

« NON MORT POUR LA FRANCE »

Parmi les 1010 Poilus fusillés par la justice militaire française ou « exécutés sommaires »⁴, figurent 18 Poilus nés dans le département du Rhône. Les 826 **fusillés dont la condamnation est documentée par les archives des conseils de guerre** se répartissent ainsi : 564 pour désobéissance militaire, 136 pour crimes et délits de droit commun, et 126 pour espionnage.

Né à Lachassagne en 1884, **Joseph Louis Ruffier**, se trouve impliqué dans l'une des mutineries de 1917. Avant la guerre il demeure à Auchel, près de Béthune. Célibataire, il travaille comme mineur. Le 2 juin 1917, le **370^e Régiment d'Infanterie**, stationné dans l'Aisne, reçoit l'ordre de quitter son cantonnement. Refusant le départ, la 17^e compagnie rallie la 19^e ; un cortège de 150 à 200 hommes part à Cœuvre pour rallier la 23^e compagnie. Le 3 juin, 400 mutins vont à Missy-aux-Bois. Ils sont bloqués par la 5^e brigade de cavalerie et se rendent le 8 juin. 150 soldats sont emmenés dans un camp de prisonniers et 23 meneurs sont incarcérés à la prison de Soissons. 31 conseils de guerre se tiennent du 23 au 25 juin à Soissons. Le Conseil de guerre de la 170^e Division d'Infanterie condamne à mort Ruffier ainsi que 16 autres militaires, pour « révolte ». Le Conseil de la 6^e armée rejette leur recours le 29 juin 1917. Plusieurs parlementaires demandent la grâce pour les condamnés. Le général Pétain transmet les recours en grâce au président Poincaré, qui commue toutes les peines sauf celle de Ruffier. Il est exécuté le **6 juillet 1917** à Saint-Pierre-Aigle dans l'Aisne et déclaré « non mort pour la France ». Outre sa situation familiale, son dossier disciplinaire a pu contribuer à sceller son sort. Son frère **Jean-Baptiste**, né à Lachassagne en 1885, est rappelé sous les drapeaux en 1914 alors qu'il réside à Denicé. Il sert d'abord au sein du 149^e Régiment d'infanterie, puis à partir du 1^{er} juin 1916 au sein du 358^e. Blessé le 4 octobre 1918, il est démobilisé en 1919.

LA « RÉGION », « ANGLE MORT DE LA RECHERCHE¹ » ?

L'ampleur du **brassage humain** opéré par la Première Guerre mondiale, avec une majorité des mobilisés changeant d'affectation au cours du conflit, est soulignée dès 1982 par Jules Maurin, dans le cadre de sa thèse consacrée aux soldats languedociens. Alors que la commémoration du centenaire de la Grande Guerre se déroule, de nombreuses études sont réalisées à différentes échelles : régionale (Normandie, Bretagne, Corse), départementale (Haute-Savoie), cantonale (Maurs, dans le Cantal), circonscription militaire (subdivision de Granville, dans la Manche), monographie régimentaire (47^e Régiment d'Infanterie de Saint-Malo)...

Ces études attestent du maintien des identités territoriales des Poilus sur un plan culturel, à travers l'usage de **traditions culinaires et musicales**, ainsi que de **parlers locaux**. Ces solidarités contribuent à l'endurance des combattants, en les aidant à traverser les épreuves. En 1914 le très faible taux d'insoumission montre que le « nous contre eux », associant la France aux « petites patries », fonctionne très bien.

L'attachement des jeunes Poilus envers le Beaujolais et leur pays se nourrit certainement des liens entre conscrits maintenus par leurs pères ou leurs oncles bien après l'âge de 20 ans. Ainsi l'enracinement **d'Antoine Walter**, lieutenant au 54^e Régiment Alpin en 1918, trouve une source d'inspiration auprès de son père, **Désiré Walter** (1861-1940), organiste du collège de Mongré à Villefranche-sur-Saône. Depuis Abondance, ce dernier écrit à **Jules Troussier**, maire de Villefranche, le 3 août 1914 : « *Mon cher conscrit et ami, Veux-tu être assez aimable de m'envoyer au plus vite un certificat d'identité prouvant que j'habite Villefranche et que je suis électeur. [...] Ton conscrit qui crie Vive la France de tout son cœur d'Alsacien.* »²

Le Maire de Villefranche ayant précédé Jules Troussier de 1908 à 1912 (puis par intérim en 1913), **Abel Besançon**, perd l'un de ses deux fils, **Joannès**, au combat en 1916. Il est de nouveau maire de 1918 à 1925. Un autre caladois célèbre, l'industriel **Victor Vermorel**, fondateur de la Station viticole de Villefranche, voit son fils aîné mobilisé : **Edouard** devient brigadier au sein d'un régiment du Train en 1915. Son fils cadet **Lucien** est réformé pour raison de santé au bout d'un mois en 1914.

¹ Joëlle Beurrier, op. cit., 37.

² Un monument en hommage à la fraternisation a été inauguré le 17 décembre 2015 à Neuville-Saint-Vaast.

³ Base Mémoire des hommes du ministère de la Défense.

⁴ Guy Pedroncini, *Les mutineries de 1917*, Paris, Presses universitaires de France, 1967, 155.

¹ Yann Lagadec, Erwan Le Gall et Michaël Bourlet (dir.), *Petites patries dans la grande guerre*, 2013, Presses universitaires de Rennes, 256 p.

² Source : Archives municipales de Villefranche-sur-Saône, H 488-1-27.



La famille Brun prenant la pose dans la cour de sa ferme au hameau du Vété (Sainte-Paule), vers 1912
 Au dernier rang, Jean (1895-1918) et Jean-François (1898-1985), futurs poilus
 © Collection privée, famille Vouta



1



2

1 & 2. Loÿs Roux, *Mon journal de guerre 1914-1919*, clichés n° 273 et 279. Chessy[-Les-Mines], Jeanne [Roux] et La famille. 17 septembre 1915.
 © Archives départementales du Rhône

ENFANTS DE LA « PATRIE » OU DE LA « FRATRIE » ?

La notion de « patrie » désigne étymologiquement « la terre des pères ». Le sens du mot s'est au fil du temps considérablement élargi pour désigner le lieu d'attachement à une communauté à travers des valeurs partagées. La patrie peut concerner, simultanément ou successivement, selon chacun, l'attachement à la famille, au village, à la ville, à la région, au pays, à l'entreprise, à la religion... C'est ainsi que se forment **d'innombrables « petites patries »**.

Pour beaucoup, **la famille** semble la première patrie que l'on reconnaît. Ainsi, dans sa correspondance, Marcel Bérroujon (1895-1945), poilu de Thizy affecté à un régiment du Midi, entend démontrer la valeur « *des gars du Rhône* » et, quoique fils unique, se montrer digne de « *la race des Bérroujon* ». Porteurs du même patronyme, les frères et sœurs de sang s'inscrivent dans une généalogie et une éducation qui souvent les rapprochent de leurs **cousins germains**, comme en témoignent de nombreuses lettres de Poilus.

176 FRÈRES MORTS POUR LA FRANCE

Sur les Monuments aux Morts des 50 communes du Pays d'art et d'histoire du Beaujolais, 178 des Poilus recensés font partie de fratries décimées, qui comptent majoritairement deux frères morts au combat.

4 fratries de trois frères sont identifiées :

- Amédée, Jean-Marie et David Bernillon, nés à Salles entre 1892 et 1895, figurent sur le Monument aux morts caladois.
- Jean, Louis et Antoine Fargère à Saint-Sorlin.
- Pierre, François et Victor Barbier au Bois-d'Oingt.
- André, Joanny et Jean Clément Salut à Pommiers.

4 Poilus figurent sur deux Monuments aux morts :

- Charles (mort en 1915) et Jean Marie (mort en 1917) Edouard à Blacé et Montmelas.
- Jean Antoine (1889-1914) et Louis Philibert (1891-1916) Bocard à Saint-Julien et Villefranche-sur-Saône.

Les familles recomposées en raison d'un divorce sont alors rares. Elles sont beaucoup plus fréquentes en raison des **veuvages**. Dans ce cas, le sentiment fraternel peut s'enraciner avec la naissance d'enfants du deuxième lit. Il peut s'ancrer aussi dans la coresidence, les relations entre frères et sœurs ayant plus de chances de se prolonger à l'âge adulte si elles reposent sur une histoire partagée depuis l'enfance.

Quand la Grande guerre éclate, les hommes formés au maniement des armes lors de leur service militaire ont pour mission de défendre **la terre de France, les femmes et les enfants**. Dès l'automne 1914, l'illusion d'une guerre courte se dissipe et le soutien de l'arrière, notamment le concours des femmes, est requis. Les femmes s'engagent massivement sur « le front de l'arrière » en exerçant des métiers jusque-là réservés au sexe dit « fort ». En 1915, le général Joffre déclare : « Si les femmes qui travaillent dans les usines s'arrêtaient 20 minutes, les alliés perdraient la guerre ». **Frères et sœurs** d'une même famille concourent ensemble à la Victoire.

À Arnas le monument mentionne **Jean Oscar et Louis Roche**. Tous deux disparaissent le 14 septembre 1914 au sein du même régiment (149^e Régiment d'Infanterie). Ils ont trois sœurs : Amélie, Eugénie et Marie Rosalie.

Les jumeaux Aucagne naissent un an avant la séparation des communes de Vaux-en-Beaujolais et Le Perréon en 1890. Alexis Joseph, brigadier au 8^e Régiment d'Artillerie à Pied, meurt en 1916. Son frère Frédéric Auguste, maréchal des logis au 5^e Régiment d'Artillerie de Campagne, est tué en 1918. Leurs parents habitent encore au Perréon en 1926.

LES FRATRIES DÉCIMÉES* DE ANSE À LÉGNY

COMMUNES DU PAYS D'ART ET D'HISTOIRE DU BEAUJOLAIS

NOMBRE DE FRÈRES MORTS POUR LA FRANCE**

Alix, Ambérieux d'Azergues	0
Anse	9
Arnas	2
Bagnols	2
Belmont-d'Azergues	0
Blacé	4
Le Breuil	4
Chamelet	6
Charnay	2
Chasselay	2
Châtillon-d'Azergues	4
Chazay-d'Azergues	2
Les Chères	2
Chessy-les-Mines, Civrieux-d'Azergues	0
Cogny	2
Denicé	2
Frontenas	0
Gleizé	8
Jassans-Riottier, Lacenas	0
Lachassagne	2
Légnay	2

LES FRATRIES DÉCIMÉES* DE LUCENAY À VILLE-SUR-JARNIOUX

COMMUNES DU PAYS D'ART ET D'HISTOIRE DU BEAUJOLAIS

NOMBRE DE FRÈRES MORTS POUR LA FRANCE**

Létra, Limas, Lozanne	0
Lucenay	4
Marcilly-sur-Azergues	2
Marcy-sur-Anse, Moiré	0
Montmelas (6) - Saint-Sorlin (3)	9
Morancé	6
Le Perréon	14
Pommiers	7
Porte des Pierres dorées Jarnioux (0), Liergues (7), Pouilly-le-Monial (2)	9
Rivolet	2
Saint-Cyr-le-Chatoux	0
Saint-Etienne-des-Oullières	2
Saint-Jean-des-Vignes	2
Saint-Julien	2
Saint-Vérand, Sainte-Paule, Ternand	0
Salles-Arbussonnas-en-Beaujolais	
Theizé	6
Le Val-d'Oingt Le Bois-d'Oingt (11), Oingt (0), Saint-Laurent-d'Oingt (6)	17
Vaux-en-Beaujolais	2
Villefranche-sur-Saône	25
Ville-sur-Jarnioux	10

* d'après les noms figurant sur les Monuments aux Morts pour la France. Une fratrie décimée concerne au moins 2 frères Morts pour la France.

** La mention « Mort pour la France » est instituée par la loi du 2 juillet 1915. Jean-Claude et Barthélémy Carré, morts dans leur cuveau en 1915, figurent sur le monument aux morts de Belmont-d'Azergues. Il ne sont cependant pas déclarés morts pour la France.



Portraits des frères Philibert-Louis, Emile et Jean-Antoine Boccard, morts pour la France

Source : Livre d'or des anciens élèves du Collège N.-D. de Mongré pendant la guerre de 1914-1918, 1921

LES FRÈRES BOCCARD, DE MONGRÉ AU FRONT

Fils d'un notaire, **Jean-Antoine Boccard** naît à Salles comme sa sœur et ses deux frères cadets, avant que la famille ne s'installe à Villefranche-sur-Saône. En 1898, à l'âge de 9 ans, Jean-Antoine entre à Mongré ; il sort en 1907, après la Philosophie. De 1910 à 1912 il effectue un service militaire à Bourg-en-Bresse au sein du 23^e Régiment d'Infanterie et gravit rapidement les échelons, devenant caporal puis sergent en 1911.

Son frère **Philibert Louis** marche dans ses pas. Il achève plus jeune sa scolarité à Mongré, à l'âge de 15 ans. Au début de la guerre, il sert comme sergent au sein du 14^e Bataillon de Chasseurs Alpins, tout comme le benjamin de la fratrie, **Pierre Stéphane**.

Blessé dans les Vosges le 3 septembre 1914, Philibert Louis décède des suites de ses blessures en 1916 à Lyon. Jean-Antoine meurt dans les Vosges le 23 septembre 1914, le jour même où son unité creuse pour la première fois des tranchées. En octobre 1914, Pierre Stéphane reçoit au visage la première de ses trois blessures de guerre. Sergent en 1917, il perd en mai 1918 son demi-frère, **Emile**, né du premier mariage de son père et tué dans l'Aisne. Le survivant de la fratrie devient chevalier de la légion d'honneur en 1960.

« LE MÊME CŒUR »

Né à Villefranche en 1886, élève de Mongré puis avocat, **Raymond Tournassus** fait partie comme Jean-Antoine Boccard de la très faible minorité de Poilus ayant fait des études. Avant 1914, seuls 7000 à 8000 garçons obtiennent chaque année le baccalauréat sur un total d'environ 300 000 conscrits, soit 2 % d'une classe d'âge¹.

Sous-lieutenant, Raymond Tournassus est tué le 1^{er} septembre 1915 en Lorraine. **Son frère Jean**, qui a rejoint le front en janvier 1915, livre le récit de sa veillée funèbre dans la petite chapelle d'Hamonville : « *Ils ont couché dans la forêt le frère que j'aimais. Novembre, novembre en Lorraine, novembre de guerre [...]* Je revis à moins d'une année de distance, les mêmes heures déchirantes. [...] Voici le sentier que nous suivions tous deux le soir, aux jours de 'repos' [...] Je retrouve là un peu de sa vie, un peu de 'notre' vie, tant nous vivions avec le même cœur. [...] Tu es trop seul, ici, trop loin de 'chez nous'. [...] Je n'ai plus le droit de vivre pour moi seul : tu vis en moi. Ton sacrifice n'est point mort : j'accepte la lourde tâche de le faire vivre, de le faire fructifier. »²

« LE MEILLEUR DE L'ÂME FRANÇAISE »

La famille d'**Henri Gonnet**³, né à Lyon en 1893, vit au Bois d'Oingt. Engagé en 1908 au sein des Chasseurs alpins, il devient sergent. Il retrouve le 14^e bataillon de Chasseurs alpins le 3 août 1914. Son frère Jean, lieutenant au 30^e bataillon de Chasseurs alpins, est tué durant ce premier mois de guerre.

Henri est blessé à Zillebeke (Belgique) en novembre 1914 et promu sous-lieutenant. Ordonné prêtre en février 1915, il revient au front. Il est blessé à nouveau au Linge (Alsace), en août 1915. Promu lieutenant en mai 1917, il imagine ainsi son futur : « *Même sous le noir, si je le puis réendosser, je garderai l'habit bleu [des chasseurs alpins] - dans le cœur tout au moins - car c'est le meilleur de l'âme française que j'ai retrouvé là [...]* Je vous écris avant de partir pour l'attaque. [...] Je n'ai peur que d'une chose, c'est de n'être pas assez prêtre, de reculer quand il faudra me quitter. »



« Vive nos diables bleus »
Carte postale patriotique (non voyagée), acquise par Aimé Chatard, poilu d'Oingt (1874-1939)

Phototypie colorisée.
J. Tailhades (éd.), Levallois-Perret (Hauts-de-Seine, France)
© Fonds Dupozat

Après une troisième blessure, il instruit des recrues à l'arrière. Revenu au combat, il écrit à ses parents le 21 avril 1918 : « *Je vous demande de ne pas trop vous étonner, si le sort de mon frère m'est échu [...]* Il ne faut pas croire que les seules années heureuses comptent dans la vie des familles, mais se répéter souvent que l'on sème dans les larmes. [...] Je suis sorti de la fournaise, mais tant d'autres y sont restés. Que la vie est douloureuse ! Pauvre bataillon si généreux, si ardent ! Pauvres chasseurs partis le sourire aux lèvres ! [...] Je ne puis rien vous dire, sinon que j'ai souvent pleuré. [...] C'est inoubliable. »

Henri meurt le 18 juillet 1918, à Monnes (Aisne). Il est fait chevalier de la Légion d'honneur à titre posthume.

DES RECHERCHES GÉNÉALOGIQUES À MENER

Étudier les fratries décimées durant la Grande Guerre nécessite un long travail. D'autres Poilus restent à dénombrer, au-delà des 176 Morts pour la France dont les noms figurent sur les Monuments aux morts beaujolais. L'exemple des frères Sapin, fondé sur les recherches menées par leur petit-neveu Hubert Sapin, illustre ce propos, dès lors qu'il s'agit de vérifier si des Poilus portant le même nom de famille, mais présents sur **des Monuments aux morts distincts**, sont frères.

Né en 1886 à Saint-Julien, **Jean Sapin** meurt en août 1914. Son nom est gravé sur le monument aux morts de l'île aux cygnes, à Lyon, et sur une plaque de l'église Saint-Pierre de Vaise.

Né à Alix en 1892, **Philibert Sapin** est tué en septembre 1915 ; il n'apparaît pas sur le Monument aux Morts de son

lieu de résidence, Létra. Son nom est inscrit sur le monument de Sainte-Paule, où sa sœur s'est installée, et sur celui de Ternand, commune de ses parents.

Un troisième frère, **Jean-Claude**, né à Frontenas en 1894, est le seul à revenir de la guerre.

SUR LES PAS DES FRÈRES ROUX DE BLACÉ

Le mémoire universitaire de Justine Roux⁴ nous livre l'itinéraire des membres de sa famille paternelle, qui trouve de nombreuses racines à Monsols. Sixième enfant d'une fratrie de huit, **Claude Roux**, né à Blacé en 18812, est chasseur à pied lorsqu'il est grièvement blessé le 8 octobre 1914, avec une perte complète de la vision de l'œil gauche et une perforation de la voûte palatine. Fait chevalier de la Légion d'Honneur, il garde des séquelles, ayant des difficultés pour prononcer, manger et digérer. En 1932 sa pension d'invalidité à 100 % est reconnue comme étant définitive. Il meurt en 1946 à Maroeuil, près d'Arras.

Le frère cadet de Claude Roux, portant le même prénom, naît en 1885 à Blacé. Marié à Vaux-en-Beaujolais en 1911, Claude est employé de banque à Villefranche. Caporal en 1907, il est fait prisonnier de 1914 à 1918. Les frères aînés ne connaissent pas le Front. Jean, né en 1878 à Blacé, devient prêtre aux Etats-Unis. N'ayant pas combattu et atteint de tuberculose, il obtient la nationalité américaine en 1919. Il meurt en 1963. Joseph Victor, né en 1876, meurt en 1958 ; il bénéficie d'une dispense militaire comme aîné de 8 enfants, et fait partie de la réserve.

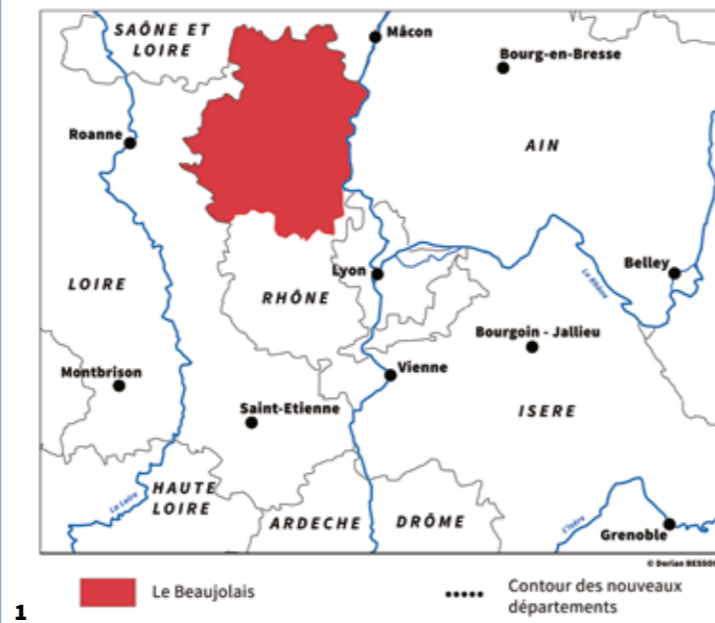
¹ Nicolas Mariot, « Je crois qu'ils ne me détestent pas » - Écrire l'inimitié dans les correspondances lettrées de la Grande Guerre, *Genèses*, 2014/3, n° 96, 62.

² Jean Tournassus, *Nous, soldats ! avec une préface de Maurice Barrès de l'Académie française*, Emmanuel Vitte éditeur, Lyon, 1918, 81.

³ Monseigneur Fleury Lavallée, *La Semaine religieuse du diocèse de Lyon*, 21 février 1919, Lyon, Librairie catholique Emmanuel Vitte, 196-202.

⁴ Justine Roux, *La famille Roux du Haut Beaujolais*, mémoire du diplôme universitaire de généalogie, Université de Nîmes, 2020.

LES POILUS DU BEAUJOLAIS AU SEIN DU 23^E RÉGIMENT D'INFANTERIE



1

LE 23^E RI « RÉGIMENT DES TÉMOINS »

En l'absence de garnison dans le Beaujolais, une grande partie des Poilus résidant dans ce territoire intègrent l'armée dans **les casernes les plus proches**, à l'instar de celle du 23^e RI à Bourg-en-Bresse. Ce dernier se distingue de la foule des autres régiments par le grand nombre de témoignages de Poilus édités. Quatre d'entre eux sont nés dans l'Ain : Joseph Saint-Pierre, Charles Aguétant¹ (1891-1914), Louis de Corcelles et Claudius Dufour², nés en 1894. Le doyen de ces témoins, Loÿs Roux (voir page 22), se distingue par la durée de son récit, 52 mois, qui déborde sur la période d'occupation en Allemagne en 1919 ainsi que deux pèlerinages au Vieil-Armand et dans les Vosges en 1919 et 1921. Parmi les autres poilus concernés figurent André Maillat³, né dans le Jura en 1889, l'armurier mitrailleur Claude-Marie Boucaud⁴ (1895-2005), originaire de Saône-et-Loire, qui fut l'un des dix derniers Poilus survivants, et le médecin Jean Jules Charles de Langenhagen⁵, né à Nancy en 1893.

Le colonel Delorme livre le témoignage⁶ de l'un de ses deux fils morts au combat dans les Vosges, François (1890-1914), inhumé avec son frère Jacques en 1921 dans le caveau familial de la Motte (Loire). En 1922 le poète **Pierre Aguétant** (1890-1940) rend hommage à son frère Charles, caporal mort le 30 décembre 1914, dans *Le poème du Beaujolais*. Un an après a lieu l'inauguration du Monument aux morts de Jullié en 1923 ; il lit une partie de son œuvre, qui comprend ces strophes :

« J'ai choisi pour prier le lieu que tu préfères :
Cette lande fleurie où tu venais souvent. [...]
Au loin, les vendangeurs ont dépouillé les vignes. [...]
Plus loin, le zéphir vient d'incliner les fougères
Qu'ont reflétées tes yeux et que tu dus frôler,
Et l'ondulation de leurs feuilles légères
A l'air d'un long baiser qui voudrait s'envoler... »⁷

¹ Charles Aguétant, 1891-1914, Paris, Plon, 1916, 101 p.

² Rémi Riche, *Destins brisés : poilus de l'Ain et du Rhône dans la Grande Guerre au sein des 23^e et 223^e Régiments d'infanterie*, Pont d'Ain, Editions de la Catherinette, 2004, 203 p.

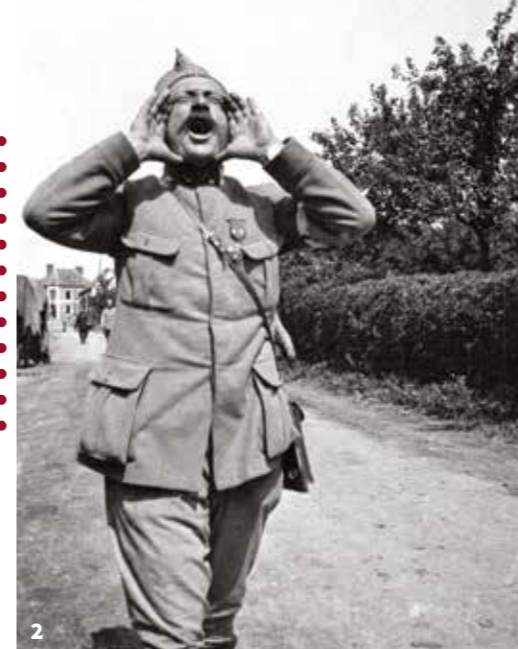
³ André Maillat, *Sous le fouet du destin, Histoire d'une âme aux jours héroïques, 1915-1916*, Paris, Perrin, 1919, 230 p., réed. Paris, Bernard Giovanangeli, 2008, 157 p.

⁴ Jean-Yves Dana, *Trois poilus racontent : « J'ai vécu la première Guerre mondiale »*, Bayard, 2004, 196 p.

⁵ Jean Jules Charles de Langenhagen, *Un soldat de France. Lettres d'un médecin auxiliaire. 31 juillet 1914 - 14 avril 1917*, Paris, Berger-Levrault, 1919, 161 p.

⁶ Colonel H. Delorme, *Deux frères morts pour la Patrie. François et Jacques Delorme*, Lyon, Les Deux Collines, 1926, 190 p.

⁷ Pierre Aguétant, *Le poème du Beaujolais, préface d'Hélène Vacaresco*, 1922, Van Oest et Cie, Paris et Bruxelles, 1922, 119-120, À mon frère.



2



3

1. Carte des garnisons à proximité du beaujolais en 1914

© Dorian Besson

2. Frantz Adam, lieu inconnu, été 1916

Photographe non identifié

© Arnaud Bouteloup

3. Frantz Adam Mai 1915, près de Saint-Dié, Soldats se baignant dans la Meurthe

© Arnaud Bouteloup

LE 23^E RI « RÉGIMENT DES PHOTOGRAPHES »

Ce surnom donné au 23^e RI puise ses racines dans les photographies de **deux médecins**, Joseph Saint-Pierre et Frantz Adam, et **deux prêtres**, Jean-Louis, dit Loÿs, et Joseph Roux. Elles forment le volume photographique global le plus important d'une unité : plus de 1 900 clichés des frères Roux, environ 500 clichés de Frantz Adam et à peu près autant de Joseph Saint-Pierre.

Elevé à Belley, **Joseph Saint-Pierre** (1885-1965) est médecin comme l'aîné de ses cinq frères. Il est un des premiers à utiliser son appareil, dès septembre 1914, en photographiant la guerre dans les Vosges. Certaines de ses images sont vendues à *L'illustration*, ou sont insérées dans l'historique régimentaire du 23^e RI. Il réalise notamment des photographies « aériennes » prises de la tranchée, avec son appareil placé au bout d'une perche. Son service au

sein du 23^e RI s'achève en avril 1915 au moment de la prise de la colline de La Fontenelle, dans les Vosges. Comme ses frères, il survit à la Grande Guerre.

Né à Bourg-en-Bresse, **Frantz Adam** (1885-1968) est psychiatre. Il vit la mobilisation à Châlons-sur-Marne avant d'intégrer le 23^e RI qui se stabilise dans les Vosges au début de novembre 1914.

Né en Saône-et-Loire, **Loÿs Roux** (1882-1970) intègre avec son frère Joseph le 23^e RI, le 1^{er} mai 1915, dans le secteur de La Fontenelle. Comme Joseph Saint-Pierre, Loÿs vend à *L'illustration* des clichés, dont une messe à La Fontenelle (double page du numéro du 11 décembre 1915) et une photographie de l'attaque du 16 avril 1917 (numéro du 9 mai 1917).

LE REGARD DE « PAPA ADAM »

Le père de Frantz (Francisque Xavier) Adam émigre d'Alsace en 1871 et occupe le poste de médecin-directeur de l'asile Saint-Georges à Bourg. Né dans cette ville en 1885, Frantz Adam devient psychiatre. **Médecin au sein du 1^{er} bataillon du 23^e RI** en novembre 1914, il est blessé deux fois en 1915 ; il est atteint gravement aux jambes lors des combats de La Fontenelle. Il reste au sein du régiment jusqu'en 1918, date à laquelle il en devient le médecin chef.

En tant que médecin, Frantz Adam peut se déplacer à son gré sur toute la position tenue par le bataillon, composé de 1.000 hommes. Parlant de ces derniers comme d'une « **seconde famille** », il est surnommé « **Papa Adam** ». Donnant des photographies, il en transmet aussi à l'arrière et participe à *L'Echo de la mitraille*, journal du 23^e RI dont le but est de « *resserrer les liens de bonne camaraderie qui existent déjà* ». Frantz Adam utilise un **Kodak Vest Pocket**, appareil portatif apprécié pour sa légèreté, mais peu répandu en raison de son coût.

Les images de Frantz Adam, attachées à **saisir les liens**

entre les poilus, illustrent l'état d'esprit d'un homme tourné vers les autres. Il entretient une correspondance soutenue avec **de nombreuses familles**, leur envoyant volontiers des photographies de leurs proches disparus. Alors que le capitaine Louis de Buttet meurt à l'hôpital le lendemain de sa blessure, en 1915, Frantz Adam dit aux enfants du capitaine que leur père est mort sur le champ de bataille, comme le chevalier Bayard.

En 1915, Frantz Adam repère, depuis le sommet du Vieil-Armand, l'asile de Rouffach. À partir de décembre 1918 il en devient le directeur pendant 37 ans, retrouvant ainsi sa « petite patrie ». De nouveau mobilisé en 1939, il est fait prisonnier en 1940.

Frantz Adam nous lègue quelques 500 images de la guerre. Une partie d'entre elles est confiée par **Arnaud Bouteloup**, son petit-neveu, à l'Agence France Presse. Transmises par Frantz Adam à ses descendants, elles se démarquent par l'absence de volonté de publier, donc de se plier aux canons de la photographie de guerre.



1. Loys et Joseph Roux adossés à l'église Notre-Dame-du-Bon-Secours, quartier de Montchat (Lyon), 14 juillet 1914
Cliché d'Alfred Petit
© Archives Départementales du Rhône

2. « Joseph et Loys à 30 mètres des Boches », butte de la Fontenelle, commune du Ban-de-Sapt (Vosges), 21 juin 1915
Photographe non identifié
© Archives Départementales du Rhône

3. Portrait de groupe de la famille Roux, Chessy-les-Mines, janvier 1917
Photographe non identifié
© Archives Départementales du Rhône

Trois des frères Roux et leur beau-frère sont présents. De gauche à droite figurent :
• Léopold Raffin, sergent major au 54^e Régiment d'Infanterie Territoriale (RIT), époux de Jeanne Roux, 42 ans.
• Jean Roux, sous-lieutenant au 109^e RIT, 38 ans.
• Loys Roux, caporal-brancardier au 23^e Régiment d'Infanterie, 35 ans.
• André Roux, canonnier au 54^e Régiment d'Artillerie de Campagne, 19 ans.

Le quatrième frère Roux, Joseph, brancardier au 23^e Régiment d'Infanterie, tué le 21 décembre 1915, est représenté au centre de la photographie par son képi.

JOSEPH ET LOYS ROUX

Quand la guerre éclate, « Loys » (Jean-Louis) Roux¹, né en 1882 à Buxy en Saône-et-Loire, est prêtre à Lyon. Il partage avec son frère aîné Marie Joseph, vicaire à Caluire, une passion commune : la photographie.

Dans leur enfance, les frères Roux sont influencés par le milieu royaliste. Au petit séminaire Loys est surnommé « le chouan ». Il adhère dans les années 1910 aux idées de l'Action Française. Il collectionne armes et décorations. En 1914, « napoléonien », il se déclare heureux de partir pour la guerre. Quoiqu'homme de Dieu, Loys entend marcher sur les traces de son bisaïeul Louis Garde, capitaine de la Grande Armée, et de son grand-père Philibert Monnet, grenadier au 17^e de ligne sous Louis-Philippe, qui a « versé tant de larmes sur nos revers » de la Guerre de 1870-1871 contre la Prusse.

Les deux frères sont affectés à une ambulance, mais considèrent qu'il s'agit d'une position d'« embusqués ». Ayant appris que le 23^e RI ne compte aucun aumônier et

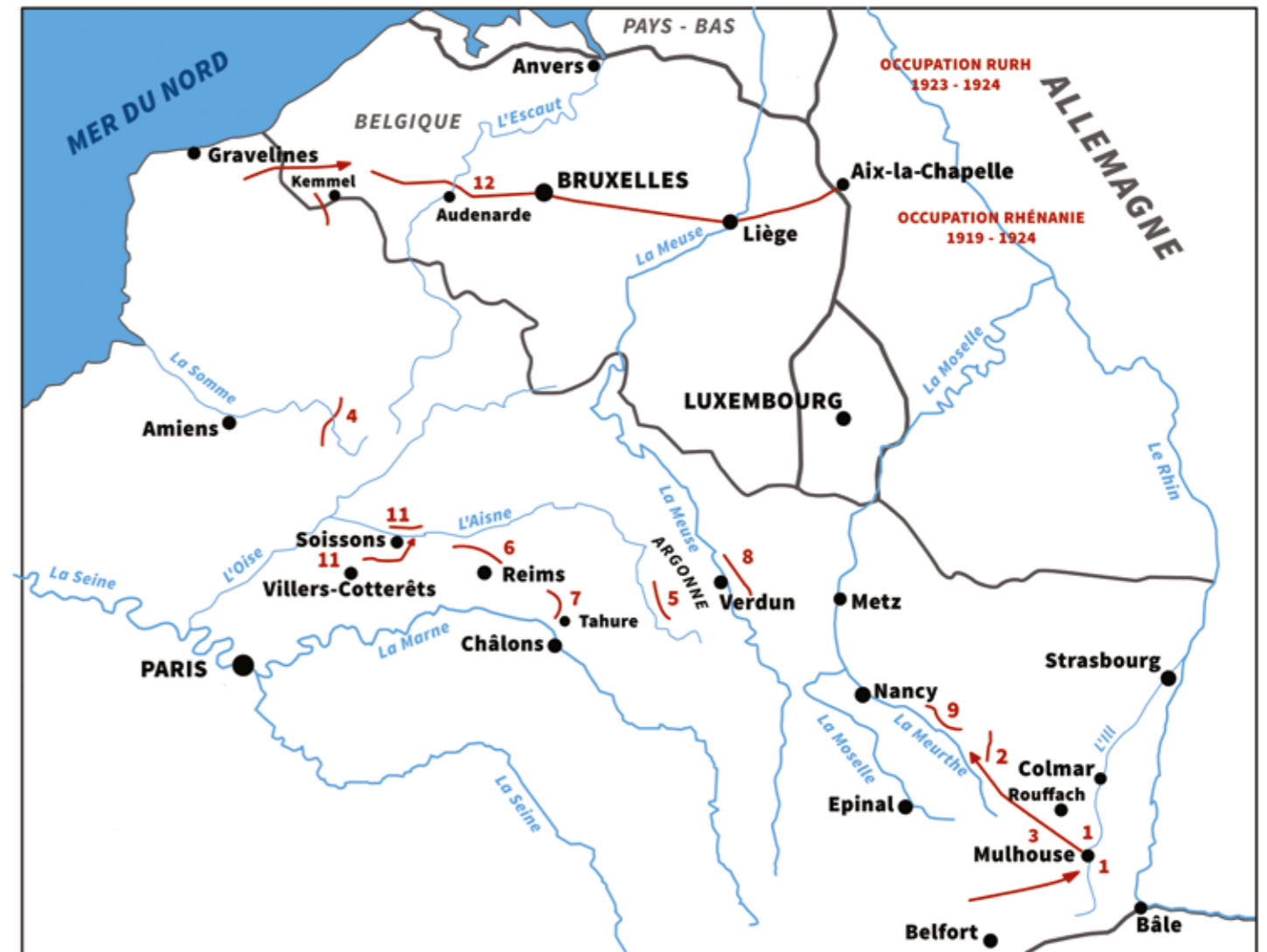
que les soldats sont enterrés sans prière, ils demandent à rejoindre ce régiment. Le capitaine De Buttet les accueille le 1^{er} mai 1915. Officiellement brancardiers placés sous l'autorité du major Frantz Adam, ils deviennent officieusement les « aumôniers » du 1^{er} bataillon du 23^e RI.

Sur le front, un lieutenant n'a généralement guère plus qu'une vingtaine d'année. Les frères Roux, plus âgés, sont respectés comme des « grands-pères ». Dans sa pratique photographique, Joseph n'hésite pas à s'exposer pour photographier par exemple une vague d'assaut.

Ils apprécient aussi de croiser le caporal Adam, séminariste et frère de leur major. Ils entretiennent une correspondance soutenue avec leurs « bien chères tantes » - les religieuses de Belleville-sur-Saône - auxquelles ils rendent visite au cours de leurs rares permissions.

Joseph est tué au Vieil-Armand le 21 décembre 1915. Après la guerre Loys devient prêtre à Chénas.

CHAMPS DE BATAILLE DU 23^E RÉGIMENT D'INFANTERIE



Cartographie Dorian BESSON d'après l'ouvrage "Ce que j'ai vu de la Grande Guerre" de Frantz Adam

- | | |
|--|---|
| 1 → Campagne Août-Septembre 1914 | 7 — Guerre de positions: Tahure, juillet-septembre 1917 |
| 2 — Guerre de positions dans les Vosges, novembre 1914-mai 1916 | 8 — " " Verdun, octobre-novembre 1917 |
| 3 — Attaques au Vieil-Armand, décembre 1915 - janvier 1916 | 9 — " " Lorraine, décembre 1917 - avril 1918 |
| 4 — Offensive de la Somme, juillet-septembre 1916 | 10 — " " Kemmel, mai et juin 1918 |
| 5 — Guerre de positions: Argonne, octobre-décembre 1916 | 11 → Offensive de juillet et août 1918 |
| 6 — Offensive de Champagne (préparation et attaques), février-mai 1917 | 12 → Offensive de septembre - novembre 1918 |

¹ En complément des références bibliographiques de la page 40, voir Jean-Louis Roux, *Un prêtre-reporter dans le régiment des photographes. La Grande Guerre de Loys Roux, 1914-1922*, Moyenmoutier, Edhisto, 2013, 400 p. ; Gérard Lhéritier et Jean-Pierre Guéno, *Entre les lignes et les tranchées. Photographies, lettres et carnets. 1914-1918*, Musée des Lettres et des Manuscrits / Gallimard, 2014, 280 p. ; Abbé Loys Roux, *Mon journal de guerre 1914-1919*, Archives départementales du Rhône, 362J 1-362J10 1914-1960



1



2



3

1. Louis de Buttet du Bourget, sous-lieutenant puis lieutenant au 99^e RI, entre 1898 et 1905

Source : Livre d'or des anciens élèves du Collège N.-D. de Mongré pendant la guerre de 1914-1918, 1921

2. Le capitaine Louis de Buttet convalescent, de retour parmi ses hommes, La Fontenelle, commune du Ban-de-Sapt (Vosges), fin juin 1915

Cliché Loÿs Roux © Archives Départementales du Rhône

3. Mort de Bayard, « le chevalier sans peur et sans reproche », à la bataille de la Sesia, 30 avril 1524

Source : Gustave Ducoudray, Cent récits d'histoire de France, Hachette et Cie, 1902
Graveur non identifié © Gallica

4. Album souvenir du 23^e Régiment d'Infanterie, 1^{ère} compagnie de Buttet, mars 1913

© Collection Famille de Buttet

5. Loÿs Roux, Mon journal de guerre 1914-1919, cliché n° 86 avec schéma et légendes.

La Fontenelle. Cote 627. Poste des grenadiers. 3 juin 1915. Loÿs Roux ajoute : « On remarquera combien ma capote neuve est plus apparente que les autres. »

© Archives départementales du Rhône

L'ESPRIT DE BUTTET OU L'ART DE BIEN COMMANDER

Issu de la vieille noblesse de Savoie et ancien de Mongré à Villefranche, Louis de Buttet est promu capitaine en 1912 avant de diriger la 1^{ère} compagnie du 23^e RI. Le capitaine est marié à **Anne Richard**, fille de général, qui possède le manoir de Briante à Saint-Lager.

Le capitaine quitte Bourg-en-Bresse le 1^{er} août 1914, la 1^{ère} compagnie devant servir dans les Vosges. Au front, ses hommes, fiers d'appartenir à « la une », le surnomment « le vieux » ou « **le père de Buttet** ». Blessé par un canon de tranchée dont il se faisait expliquer le maniement, il est évacué. Convalescent et père de 6 enfants, il ne se prévaut pas de son droit d'effectuer un séjour à l'arrière. Son sens du devoir lui intime de rejoindre les « 250 enfants qui [l']attendent à la Fontenelle ».

Selon le mot d'un de ses hommes, « **il ne donne pas d'ordre, il donne l'exemple** ». Héritier des traditions nobiliaire et saint-cyrienne, il semble se distinguer par sa **bonne humeur constante** et sa **joie communicative**.

LA FONTENELLE ÉPISODE LÉGENDAIRE

Le combat de La Fontenelle du 22 juin 1915 devient un épisode légendaire pour l'épopée du 23^e RI. Ce jour-là 452 hommes sont tués, blessés ou disparus au sein du bataillon (environ 1000 hommes). Parmi eux figurent le capitaine Louis de Buttet et 4 autres Poilus liés au Beaujolais : Benoît Michaud de Saint-Didier-sur-Beaujeu, Jean-Louis Burdiat de Quincié, Victor Chervier de Pont-Trambouze et Joannès Forêt d'Amplepuis.

Sous un intense bombardement, un éclat d'obus sectionne presque entièrement une cuisse du capitaine **Louis de Buttet**. Envisageant de manière stoïque le fait d'être amputé et songeant avant tout à la défense de la position, il livre ses ultimes conseils et ordonne à ses hommes de l'abandonner pour se mettre au plus vite en quête de son successeur. L'image du **chevalier Bayard** mourant s'impose à l'esprit de **Frantz Adam** en raison de la

Frantz Adam, pétri de culture antique, le décrit comme un *kalos kagathos*, signifiant par là qu'il répond à l'idéal grec de l'homme « beau et bon ».

La force du capitaine réside aussi dans son **sang-froid exceptionnel** qui suscite étonnement et admiration. Il s'acquitte personnellement des reconnaissances. Au plus fort des combats, on le trouve « *calme, enjoué, souriant, calmant d'un mot les plus affolés* ». Selon lui, un bon soldat ne doit céder à nul esprit de vengeance, mais faire preuve d'honneur, de loyauté, de bonté et de courage. Fidèle à ses amitiés beaujolaises, il écrit pour reconforter la mère du **sergent Boccard**, ancien de Mongré, qui meurt dans ses bras en 1914.

Le capitaine est considéré comme « **l'âme de la compagnie** », l'art de bien commander consistant pour lui à insuffler à la « grande famille » dont il a la charge un code de conduite qui opère encore trois ans après sa mort survenue en 1915.

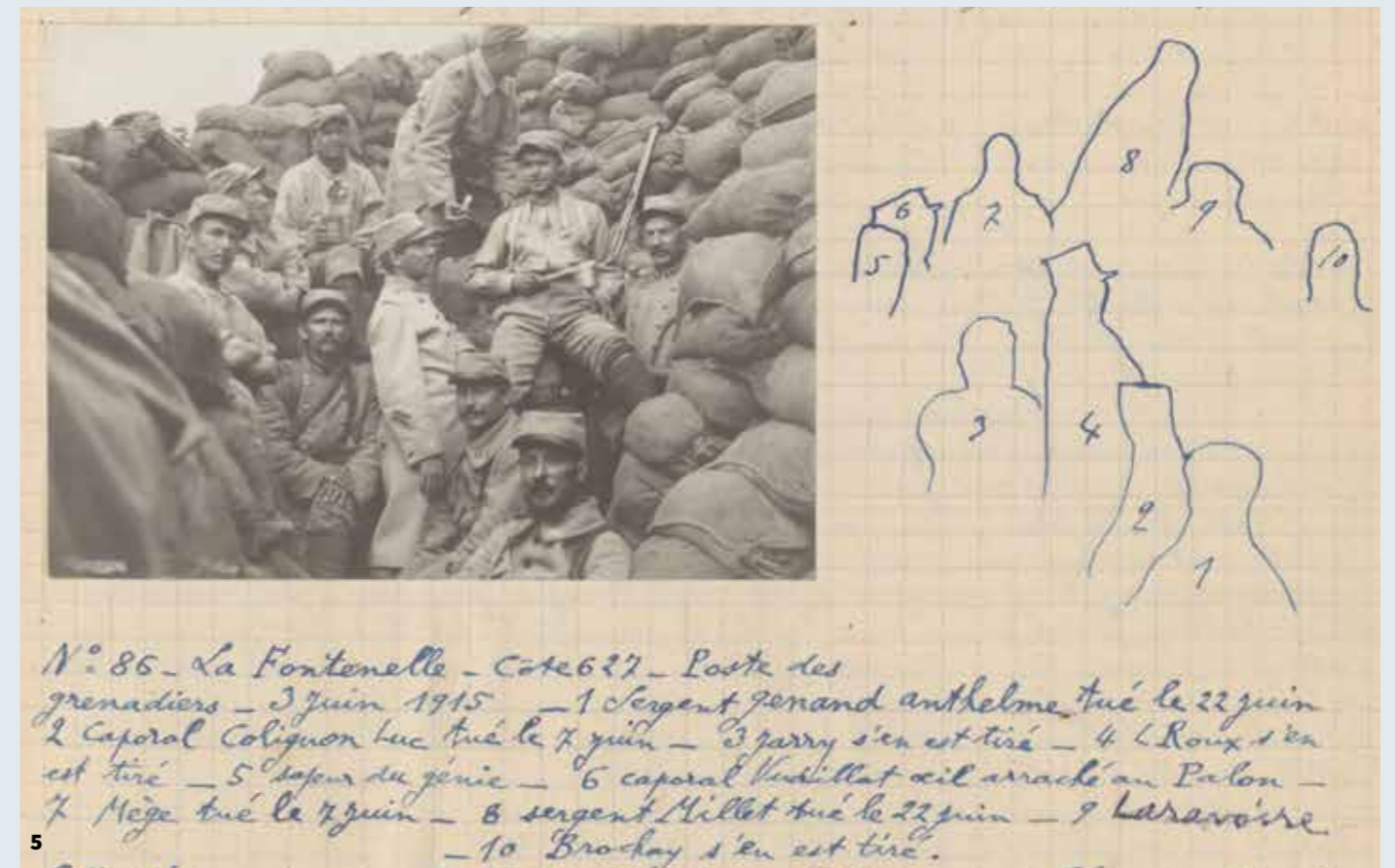
physionomie du capitaine - « une tête énergique encadrée d'une barbe moyenne » - et de sa conduite exemplaire. Muni des derniers sacrements, Louis de Buttet succombe des suites de son hémorragie le lendemain, à l'hôpital de Saint-Dié-des-Vosges.

Louis de Buttet semble avoir été jusqu'à son dernier souffle fidèle à la devise de sa famille : « **La vertu mon but est** ». Il est l'un l'un des **177 cyrards de la promotion « Première des Grandes Manœuvres »** (1896-1898) ayant succombé au cours de la Première Guerre mondiale.

Au cours du conflit, le temps de survie d'un capitaine est inférieur à celui d'un lieutenant mais comparable à celui d'un sergent ou d'un adjudant, soit, en moyenne, supérieur d'environ 135 jours à celui d'un soldat de 2^e classe, qui est de 555 jours.



4



5

N° 86 - La Fontenelle - Cote 627 - Poste des grenadiers - 3 juin 1915 - 1 sergent gonard anthelme tué le 22 juin - 2 Caporal Colignon Luc tué le 7 juin - 3 gaddy s'en est tiré - 4 L Roux s'en est tiré - 5 caporal du génie - 6 caporal Vudillat œil arraché au Balon - 7 Mege tué le 7 juin - 8 sergent Millet tué le 22 juin - 9 Laravoire - 10 Brochay s'en est tiré.



1. « Démonstration » d'une mise en batterie de crapouillots par Marius Nony et deux autres poilus, butte de la Fontenelle, commune du Ban-de-Sapt (Vosges), 9 juin 1915
Cliché de Loÿs Roux © Archives Départementales du Rhône

2. « Démonstration » du fonctionnement d'un obusier de 86 mm type Aasen, butte de la Fontenelle, commune du Ban-de-Sapt (Vosges), 9 juin 1915
Marius Nony occupe la fonction de chargeur-tireur ; au centre le sergent Régis Allix tué accidentellement deux mois plus tard en manipulant le même engin.
Cliché de Loÿs Roux © Archives Départementales du Rhône

3. Marius Nony assis devant l'abri portant son nom, Bois Palon-Bois Y, commune du Ban-de-Sapt (Vosges), 6 septembre 1915
Cliché de Loÿs Roux © Archives Départementales du Rhône

MARIUS NONY, FIGURE HÉROÏQUE

Maçon dans le civil, Marius Nony est né en 1892 à Saint-Vincent-de-Reins. Quand la guerre éclate, il effectue son service dans la compagnie du capitaine De Buttet depuis octobre 1913.

Capable de toujours garder son sang-froid il devient « **crapouilloteur** », manipulant différents mortiers de tranchée, dont le très éphémère mais très dangereux obusier **Aasen**, réputé pour avoir « tué plus de Français que d'Allemands ». Cette arme est destinée à infliger à l'ennemi des pertes journalières mais surtout à entretenir chez lui un état de tension permanente.

Dans l'âpreté des combats des 22 et 23 juin 1915, le poste de bombardier est sur le point d'être submergé. Malgré la grande proximité de l'ennemi, Marius Nony ne se replie pas et lance ses dernières grenades. Il s'empare de son fusil et abat deux allemands, avant de poursuivre dans un corps à corps à la baïonnette. Son lieutenant,

Jean-Pierre Mathon, qui a été le fidèle auxiliaire du capitaine de Buttet, est tué près de lui. Marius Nony le venge immédiatement.

Marius Nony devient **le héros de la 1^{ère} compagnie**. Quand, à l'aube du 24 juin 1915, on fait l'appel, tous ses compagnons l'entourent pour le féliciter. Chacun veut voir sur sa capote, au niveau de sa poitrine, les trous d'entrée et de sortie laissés par un coup de baïonnette ennemi. Dans son journal, Loÿs Roux note : « *On est fier de lui et de son exploit comme si on l'avait fait soi-même* ». Ses camarades demandent pour lui une citation, obtenue en juillet 1915. Ils baptisent bientôt un abri en son nom.

Marius Nony devient caporal puis sergent. Il meurt au **Vieil-Armand** le 21 décembre 1915 au cours d'une périlleuse mission de reconnaissance à la tête d'un groupe de volontaires.





1. 2. 3. « On s'amuse avant d'aller mourir », réjouissances improvisées aux 23^e et 133^e RI, juillet 1916
Clichés de Loÿs Roux © Archives Départementales du Rhône

4. Soldats du 23^e RI posant avec deux femmes à l'occasion d'une partie de billard, date et lieu inconnus
Cliché de Frantz Adam © Arnaud Bouteloup

N'OUBLIEZ PAS LES PAROLES...

Encouragée par la hiérarchie militaire pour favoriser l'identification à un groupe, la pratique du chant permet de dispenser **l'instruction de base** aux nouvelles recrues. Les « piou-pious » sachant lire et écrire recopient des chansons dans des cahiers.

Alors que des milliers d'hommes partent pour le front, on chante et on boit beaucoup. En route vers la frontière, les **chants patriotiques** sont très convoqués. De nombreux poilus du Beaujolais se disent impressionnés et émus par ces refrains qui suscitent chez eux un profond sentiment de fraternité d'armes. Chacun doit se montrer digne des glorieux aïeux. Comptant parmi les airs favoris des grognards du 1^{er} Empire, *Auprès de ma blonde* est toujours très populaire chez les poilus et exprime leur nostalgie des femmes.

Au moment où l'on s'enterre dans les tranchées, le répertoire change. Les poilus chantent des chansons sentimentales qui expriment leurs états d'âme. Ils s'adonnent beaucoup à la pratique de **la chanson sur timbre** – le fait de composer de nouvelles paroles sur un

air connu – pour célébrer des événements marquants. En 1915, des hommes du 23^e RI composent « La Fontenelle » calquée sur l'air de *Caroline*.

Pour stimuler l'endurance des soldats, plusieurs formes de production musicale sont encouragées. On reconstitue l'ambiance des théâtres ou des caf'conc' (cafés concerts). Une langue commune très influencée par **l'argot parisien** est peu à peu adoptée par les « petits mecs » de l'armée française de 1914.

En 1915, le prêtre-brancardier **Loÿs Roux** compose le 1^{er} couplet des aventures de « Jean du 23 » sur l'air du *Petit Grégoire*, chanson destinée aux cercles paroissiaux et aux caf' conc'. Il compose un 8^e et dernier couplet le 30 octobre 1918.

Mis à part peut-être *Quand Madelon* et *Vive le pinard*, peu de ces chansons survivent à la Grande Guerre dans le répertoire populaire. Leur héritage n'affleure que très rarement, si ce n'est sous la plume irrévérencieuse de **Georges Brassens**.

SÉLECTION DE CHANSONS DE POILUS DU 23^E RI UN LIEU DE MÉMOIRE INÉDIT

La Vigne au vin, chanson de vendange attestée au 16^e siècle
Auteur et compositeur inconnus

Ma femme est morte, chanson tourangelle attestée au 16^e siècle
Auteur et compositeur inconnus
Éditée par Emile Gallet, avant 1904

Auprès de ma blonde, chanson de marche, 1704
Auteur : attribuée à André Joubert du Collet
Compositeur : sur un air populaire anonyme du 17^e siècle

Mort et convoi de l'invincible Malbrough, plainte, vers 1780
Auteur : inconnu
Compositeur : sur un air populaire anonyme du 17^e siècle

La Marseillaise, chant révolutionnaire, 1792
Auteur et compositeur : Claude-Joseph Rouget de Lisle

Le Chant du départ, chant révolutionnaire, 1794
Auteur : Marie-Joseph Chénier
Compositeur : Étienne-Nicolas Méhul

Fanfan la Tulipe, chanson populaire, 1819
Auteur : Émile Debraux
Compositeur : sur un air populaire anonyme du 17^e siècle

La Brabançonne, hymne national belge, 1830
Auteur : Jenneval
Compositeur : François Van Campenhout

Le chant des Girondins, chant patriotique, 1847
Auteur : Alexandre Dumas père
Compositeur : Alphonse Varney

Chant du 23^e, chant régimentaire, après 1859
Auteur et compositeur : Armée française

Le Régiment de Sambre et Meuse, chanson de marche, 1867
Auteur : Paul Cézano
Compositeur : Robert Planquette

Gar' ta tête... Prussien !, chanson populaire, 1870
Auteur et compositeur anonymes

Le Clairon, chant de soldats, après 1875
Auteur : Paul Déroutède
Compositeur : Emile André

Mon cher neveu, chansonnette, 1896
Auteur : Fernoël
Compositeurs : Meusy et Marietti

Le Petit Grégoire, chanson pieuse, 1898
Auteur et compositeur : Théodore Botrel

Les P'tits Pois, chanson-scie, entre 1901 et 1904
Auteur : Félix Mortreuil
Compositeur : Emile Spencer

La Veuve joyeuse, opérette, 1905
Compositeur : Franz Lehár

Caroline, Caroline, chanson, 1909
Auteurs : Louis Benech et Vincent Telly
Compositeur : Vincent Scotto

Le plus joli rêve, mélodie, 1911
Auteur : Pierre Chapelle
Compositeur : Pierre Arezzo

Voilà pourquoi, chansonnette, 1911
Auteur : Léognan
Compositeur : Valsien

L'âme des violons, mélodie tzigane, 1912
Auteur : Philippe Febvre
Compositeurs : Dick Lawrence et René de Buxeuil

Dans les Cieux, chanson, 1912
Auteur : Léon Joreb
Compositeurs : Jean Péheu et A. Alteirac

Malgré tes serments, valse chantée adaptée d'une chanson américaine, 1913
Auteur : Christiné
Compositeur : Jos Howard

Quand Madelon, chanson-marche, 1913
Auteur : Bach
Compositeur : Camille Robert

Avec Bidasse, chansonnette comique, 1913
Auteur : Louis Bousquet
Compositeur : Henry Mailfait

Sous les ponts de Paris, chanson, 1913
Auteur : Jean Rodor
Compositeur : Vincent Scotto

La Lune vous regarde, chanson, 1914
Auteur : Ernest Dumont
Compositeur : Louis Benech

Les aigles noirs !, chanson de marche, 1915
Auteur : Maurice Boukay
Compositeur : René de Buxeuil

Hardi les gars !, chanson patriotique, 1915
Auteur et compositeur : Christiné

Tout le long de la Tamise, mélodie-scottish adaptée d'une chanson anglaise, 1916

Auteurs : Eugène Joullot et Armand Foucher
Compositeur : Eugène Rosi

Verdun, on ne passe pas !, chant patriotique, 1916
Auteurs : Eugène Joullot et Jack Cazol
Compositeur : René Mercier

Le Cafard, chanson vécue, 1916
Auteur : Millandy
Compositeur : Henri Panella

Vive le Pinard, chanson de route, 1916
Auteur : Bach
Compositeur : Georges Piquet

La Valse des barbelés, chanson de tranchées, 1916
Auteur et compositeur anonyme

Tu l'reverras Paname, chanson de tranchées, 1917
Auteurs : Roger Myra et Roger Dieudonné (du 296^e RI)

Compositeur : Albert Chantrier

Les chevaliers de l'arrière, chanson de tranchées, 1917
Auteurs : Henri Brisemau et Marcel Lejeune (du 60^e RI)
Air inconnu

Recherches : Lucas Vautrin



Autoportrait de Joseph Roux à travers un portail percé d'un trou d'obus, Saint-Dié (Vosges), 21 avril 1915
Cliché de Joseph Roux
© Archives Départementales du Rhône

POILUS MORTS AU SEIN DU 23^E RI

Les Poilus présents sur un même Monument aux Morts figurent dans l'ordre chronologique des décès.

Allières : Rampon Joseph (1918)
Aigueperse : Morel Etienne (1915)
Amplepuis : Foret Joannès, Duffet Louis, Bragard Claudius et Rebier François (1915) ; Laurent Jean-Baptiste (1916) ; Papot Louis (1917) ; Noyel Benoît et Vachez David (1918)
Azolette : Descombes Joannès (1916)
Bourg-de-Thizy : Carrette Marius et Guillon Claudius (1915) ; Bannet Raymond (1917)
Chénas : Balvay Simon (1914)
Cours-La-Ville : Butty Albert (1915)
Cublize : Desperrier Eugène (1918)
Grandris : Delorme Joseph (1916)
Jullié : Aguetant Charles (1914)
Lancié : Versaut Louis (1914)
Meaux-la-Montagne : Sapin Jean (1914)
Odenas : Cinquin Michel (1917)
Olmes (Les) : Thimonier Antoine : (1914)
Ourox : Desperrier Claudius (1914)
Pont-Trambouze : Chervier Victor (1915)
Pontcharra-sur-Turdine : Joseph Frarin et Sauret Germain (1914)
Propières : Giraud Jean-Claude (1914)
Quincié-en-Beaujolais : Rivière Paul et Burdiat Jean-Louis (1915)
Saint-Bonnet-des-Bruyères : Benas Philibert (1914)
Saint-Bonnet-le-Troncy : Philippe Louis (1915)
Saint-Christophe : Combiere Jean (1915), Berthillier Jean-Marie (1917)
Saint-Clément-sur-Valsonne : Charnay Marius, Chavalard Claude et Chaverot François (1915) ; Junet Marcel (1917)
Saint-Didier-sur-Beaujeu : Michaud Benoît (1915)
Saint-Etienne-la-Varenne : Cimetièrre André et Lapalus Antoine (1915)
Saint-Forgeux : Paillasson Pierre (1915)
Saint-Igny-de-Vers : Morel Louis (1915)
Saint-Jean-d'Ardières : Roux Marie Joseph (1915)
Saint-Jean-La-Buissière : Lachal Pierre (1918)
Saint-Just-d'Avray : Peynaud Claude Marie (1914)
Saint-Lager : Buttet du Bourget Louis de (1915)
Saint-Nizier d'Azergues : Poloce Claudius (1916), Dascut Joseph (1918)
Saint-Vincent-de-Reins : Nony Marius (1915), Lestra Jean-Claude (1916)
Sauvages (Les) : Millaud Pierre et Junet Pierre (1915)
Tarare : Janin François Joseph et Chatelain Maurice (1915) ; Jandard Gervais (1917)
Valsonne : Nectoux Pétrus (1917)
Villié-Morgon : Longepierre Jean (1915) ; Chevalier Jean-Baptiste et Champagnon Jean (1916), Cartillier Joseph (1917)

DES FRÈRES PERRAS À ANTOINE COLAS

Vingt Poilus morts au sein du 23^e RI sont nés sur le territoire recouvert aujourd'hui par le Pays d'art et d'histoire (50 communes. Parmi eux figurent **cinq sergents** (Joseph Rampon, François Maccaudier, Jules Chailly, Antoine Patin et le sergent fourrier Claudius Bruley) et **deux caporaux** (Joannès Chuzeville et Antoine Colas). Nés tous deux en 1889, **François Delaye et Jean-Marie Perrin** figurent parmi les premières victimes du régiment ; ils meurent le 9 août 1914 à Pfastatt (Haut-Rhin). Le benjamin, Noël Jambon, né à Lacenas en 1897, meurt le 23 octobre 1917 dans la Meuse. Deux de ces Poilus sont frères : **Claudius et Marius Perras**, nés à Montmelas. En 1917 Marius Perras est distingué comme « *soldat très dévoué* » qui « *s'est fait remarquer et a été un bel exemple pour tous ses camarades* ».

Six autres de ces Poilus reçoivent **une citation à l'ordre du régiment**, dont **Claudius Bruley, Jean-Marie Merville et Antoine Chailly**, étudiant en philosophie. **Jean-Marie Deshayes** est honoré comme « *bon et brave clairon qui s'est toujours distingué par son courage et son audace.* » Le clairon a pour rôle, avec des sonneries réglementaires, de transmettre les ordres du commandant d'unité: charge, cessez le feu, au drapeau etc. La citation en date du 17 août 1916 de **Pierre Antoine Chavagnon**, qui reçoit la croix de guerre avec étoiles, est la suivante : « *brancardier dévoué et courageux. Pendant tout le séjour en ligne n'a cessé de se prodiguer auprès de ses camarades blessés, dans des conditions souvent périlleuses.* » **Joseph Rampon** fait l'objet de deux citations en 1917 et 1918, la première le qualifiant de « *mitrailleur d'un courage remarquable et d'un dévouement absolu* ».

Il reste encore nombre de recherches à faire au sujet de ces Poilus, notamment sur leur vie familiale, leurs liens d'amitié, leurs activités professionnelles. Deux d'entre eux retiennent l'attention en raison de leurs parcours singuliers. Francisque Guérin, né en 1896 à Chazay d'Azergues, est décédé le 7 juillet 1915 au camp de Val d'Haon (Doubs) de « causes inconnues ». **Emile Monfray** est mort le jour de Noël 1918 en Bavière, où il était prisonnier après avoir été capturé le 22 juin 1915 à La Fontenelle.

CARTE DES POILUS NÉS DANS L'ACTUEL PAYS D'ART ET D'HISTOIRE DU BEAUJOLAIS ET MORTS AU SEIN DU 23^E RÉGIMENT D'INFANTRIE



Cartographie Dorian BESSON
 Sources : Archives départementales du Rhône et Mémoires des hommes - portail culturel du ministère des armées
 (Site Internet <https://www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr/>)

SUR LE FRONT D'ORIENT



1. « L'héroïne serbe Milunka Stravitz [Savić] 19 ans, 3 années de Guerre, 3 blessures graves »

Carte postale

© Musée de la Grande Guerre, Meaux

2. La Lorraine approchant de Salonique, cliché pris depuis le pont de l'Indiana, 13 octobre 1915

Photographe non identifié

© Fonds Ravet, Collection Ville de Villefranche-sur-Saône

3. L'Indiana, paquebot italien ayant conduit le 5^e bataillon et une partie de la Compagnie Hors Rang du 372^e RI à Salonique, octobre 1915

Photographe non identifié

© Fonds Ravet, Collection Ville de Villefranche-sur-Saône

UN DEUXIÈME FRONT CONTRE LES TURCS

Le 2 novembre 1914, la Triple Entente déclare la guerre à l'Empire ottoman. En janvier 1915, à la demande de la Russie qui voudrait voir s'ouvrir un nouveau front contre les Turcs, Anglais et Français décident d'une expédition contre Constantinople - l'expédition des Dardanelles - lancée au mois de février.

Au 19^e siècle le voyage en Orient est un rêve pour de nombreux français ayant bénéficié d'une éducation classique, rêve que le succès des romans de Pierre Loti contribue à populariser. C'est ainsi que la presse répand l'image des plaisirs de Salonique qui contribue grandement à sous-estimer, dans l'opinion publique, la part prise par les Poilus d'Orient dans la victoire des Alliés. **Le bilan humain de l'armée d'Orient** est pourtant catastrophique : 70 000 morts, 44 500 blessés, 283 500 malades dont 90 000 de maladie contagieuse.

LES JARDINIERS DE SALONIQUE

De 1915 à 1923, **500 000 soldats et des milliers de marins** de l'armée française combattent dans les Balkans, en Hongrie, en Turquie et en Russie méridionale. En raison des **conditions de vie précaires** (manque d'hygiène, eau polluée, climat très contrasté, marécages), près de 284 000 soldats tombent malades. Typhus, dysenterie et paludisme font des ravages. La maladie touche plus de 9 soldats sur 10 en Grèce et en Serbie entre 1915 et 1918.

Après l'échec sanglant des Dardanelles en 1915, la France et la Grande-Bretagne débarquent une partie de leurs troupes à **Salonique** (Grèce), pour faire jonction avec l'armée serbe. Une importante offensive germano-austro-bulgare est lancée sur la Serbie en octobre 1915. Salonique devient le véritable camp retranché des troupes alliées.

Le comportement ambigu de la Grèce met les alliés en difficulté, permettant aux Bulgares d'importantes avancées. De plus, la **Roumanie** qui décide trop

tardivement d'entrer en guerre aux côtés des Alliés est vite vaincue. L'armée d'Orient devient alors une armée défensive qui combat sur un front considéré comme secondaire, malgré la prise de Monastir en novembre 1916.

En juillet 1917, **l'entrée en guerre de la Grèce** aux côtés des alliés change la donne. Une offensive de grande envergure est lancée en septembre 1918, opérant une véritable rupture du front qui fait capituler la Bulgarie. Les troupes françaises progressent rapidement vers le Nord, entraînant la capitulation en chaîne de l'Empire ottoman, de l'Autriche et de la Hongrie.

Les soldats français qui combattent sur le front d'Orient vivent une véritable fraternité d'arme avec l'allié serbe, comme le montrent les photographies rapportées par le lucenois **François Ravet**, musicien brancardier au 372^e Régiment d'Infanterie arrivé à Salonique avec **Pierre Montet** en octobre 1915.



CAP À L'EST

Le voyage en Orient est pour la plupart des soldats **une situation inédite** : beaucoup ne sont encore jamais sortis des limites de leur canton ou de leur département. Dans les années 1910 il est courant d'habiter à 60 kilomètres de la mer sans l'avoir jamais vu. Pour arriver à destination il faut généralement compter une semaine mais en raison de différents aléas la durée de la traversée peut aller jusqu'à un mois. On voyage sous escorte sur des bateaux inadaptés, cargos ou transatlantiques parfois luxueux transformés en transports de troupes. La vie à bord est souvent pénible pour les hommes et les chevaux, trop nombreux dans l'espace imparti, sans compter la peur diffuse des torpillages et des sous-marins allemands (voir page 39).

« LE NAVIRE FRANÇAIS AVANCE »

Au début du 20^e siècle, **La Lorraine** est le plus grand paquebot de la Compagnie Générale Transatlantique. Il reçoit jusqu'à 1 400 passagers et relie Le Havre et New-York. En août 1914, La Lorraine est converti en croiseur auxiliaire et rebaptisé « Lorraine II ». A partir du printemps 1915 il participe au transport des deux divisions du corps expéditionnaire d'Orient.

Avant-guerre, **L'Indiana** est un paquebot de ligne capable de transporter plus de 1 600 passagers entre Gênes et New York pour le compte de la Lloyd Italiano. Depuis 1882, **l'Italie** fait partie de la Triple* mais décide de rester neutre en 1914. En avril 1915 elle renverse en secret son alliance dans l'espoir de reprendre les territoires frontaliers perdus un siècle plus tôt au profit de l'Autriche-Hongrie. Le 23 mai 1915, l'Italie entre en guerre contre cet ancien allié.

Le 8 octobre 1915 à Toulon L'Indiana prend à son bord 1 100 hommes du 5^e bataillon et de la Compagnie Hors Rang du 372^e Régiment d'Infanterie. Parmi eux, se trouvent **plusieurs poilus du Beaujolais** dont Pierre Montet et François Ravet de Lucenay, Alexandre Plaforêt de Chiroubles, et Jacques Krempp de Tarare. Dans son carnet **Pierre Montet** note qu'à l'heure du départ, la musique du 372^e Régiment d'Infanterie entonne **l'hymne italien - Fratelli d'Italia** - hommage à cette nouvelle fraternité d'armes.

Le même jour, le 6^e bataillon du 372^e Régiment d'Infanterie ainsi que des éléments du 371^e Régiment d'Infanterie embarquent sur La Lorraine. Ce paquebot précède toujours L'Indiana au cours des 5 jours de navigation nécessaire pour gagner Salonique.

Début 1916, La Lorraine participe, avec son « jumeau » La Savoie, au transfert de Corfou à Salonique de 46 000 soldats serbes après leur traversée des montagnes albanaises. Ce temps fort de **la fraternité d'armes franco-serbe** inspire au colonel Branislav Milosavljević son poème de guerre *Izgnanici*, rapidement mis en musique et chanté à Salonique sous le nom de *Kreće se lađa francuska* : « Le navire français avance ».

* Triple : entente conclue entre l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie et l'Italie.

CARACTÉRISTIQUES DE LA LORRAINE

Type : paquebot transatlantique

Constructeur : Compagnie Générale Transatlantique

Lieu de construction : chantier naval de Penhoët

Longueur : 170 mètres

Largeur : 18,26 mètres

Jauge brute : 11 168 tonneaux

Vitesse en service : 20 nœuds

Lancement : 1900

Port d'attache : Le Havre

CARACTÉRISTIQUES DE L'INDIANA

Type : paquebot transatlantique

Constructeur : Società Esercizio Bacini

Lieu de construction : chantiers navals de Riva Trigoso

Longueur : 160 mètres

Largeur : 26 mètres

Jauge brute : 4 996 tonneaux

Vitesse en service : 14 nœuds

Lancement : 1905

Port d'attache : Gênes



1. La fanfare des « Amis réunis », inauguration du monument aux Morts de Lucenay, 23 avril 1922
 Au premier rang, tout à fait à droite, de droite à gauche : Pierre Montet et François Ravet
 © Collection privée, famille Torret

2. Scène de bal chez Maxim, Salonique, mai 1916
 Croquis du franc-comtois Raoul Trémolières (1884-1958), adjudant au 372^e Régiment d'Infanterie
 © Collection privée, Louis Trémolières

FRANÇOIS RAVET ET PIERRE MONTET, UNE AMITIÉ FRATERNELLE

François Ravet, né en 1882, et Pierre Montet, né en 1887, sont tous deux fils uniques de parents propriétaires cultivateurs de **Lucenay**. Avant la guerre, les deux hommes travaillent comme cultivateurs pour leurs pères, et s'engagent dans la **fanfare du village**. Pierre Montet sert comme soldat musicien durant son service militaire de 1908 à 1910.

En août 1914, les deux amis sont mobilisés au sein du 372^e Régiment d'Infanterie dont ils rejoignent rapidement le groupe de musiciens, dénommé Musique. Les musiques régimentaires de toute l'armée française comptent alors près de 8 000 musiciens.

Les deux Poilus de Lucenay combattent d'abord en Alsace et dans les Vosges, et reçoivent une **instruction de brancardier**. Le 8 octobre 1915, ils embarquent à Toulon à bord du navire *Indiana*, en direction de Salonique. Pierre entreprend alors d'écrire « *un petit mot de chaque jour* » dans un carnet. Le quotidien est rythmé par les marches, les travaux, les répétitions et les concerts. Les combats sont

rare mais ils sont très violents, exposant les brancardiers à de grands risques. Quand ils sont au repos, Pierre, François et leurs camarades jouent aux boules lyonnaises, se baignent où se photographient avec les habitants. Ainsi, ce groupe combattant développe des **liens affectifs décisifs** dans la création d'une véritable famille de substitution.

La puissance des liens développés au sein du groupe combattant persiste **après la guerre**. Ainsi, en 1922, Pierre Montet et François Ravet rejoignent la *Société de l'Union Amicale des Anciens Mobilisés de Lucenay* nouvellement créée, et jouent dans la *Fanfare des Amis Réunis* lors de l'inauguration du Monument aux Morts. Ils s'investissent aussi dans l'*Association des Anciens Combattants de l'Armée d'Orient de la Région Lyonnaise* qui possède son propre annuaire et se réunit au Café des Beaux-Arts à Lyon. François Ravet est élu maire de Lucenay de 1929 à 1935, puis de 1944 à 1959.

POLKA, POLKA, POLKA

À la « Belle Epoque », des fanfares animent **bals populaires et concerts en plein air**. Le cornet à piston joue des polkas et des airs à danser. Cet instrument représente alors entre 12 et 18 mois du salaire moyen d'un ouvrier.

François Ravet est cultivateur au moment de son passage devant le conseil de révision en 1903. La guerre lui fournit **une longue expérience musicale quotidienne**. Il se professionnalise au moins dès 1924. Ce cornet a pu être rapporté au moment de sa démobilisation en 1919, ou utilisé avec la fanfare de Lucenay, avant et après la guerre.

Au cours des années 1920 la généralisation du bal musette où se danse la java au son de l'accordéon détrône les cuivres. L'usage de **la trompette** - identique au cornet du point de vue de la mécanique et de la technique de jeu - se développe dans les orchestres symphoniques et dans la vogue du jazz, acclimaté par la rencontre, dans les tranchées, de poilus français avec des soldats Noirs Américains.



SOUS LA BANNIÈRE ÉTOILÉE ?



1. Membres des Harlem Hellfighters prenant la pose, décorés de la Croix de Guerre 1914-1918, New-York, 1919

Photographe non identifié.
Source : Administration des États-Unis

2. Retour aux États-Unis des membres du groupe de jazz du régiment des Harlem Hellfighters, New-York, 12 février 1919

Tout à fait à gauche, le lieutenant James Reese Europe (1880-1919)
© Underwood Archives

LES SOLDATS DE L'ONCLE SAM

Pendant trois ans, les États-Unis prennent part en tant que « puissance associée » à la Triple Entente. Les Américains estiment dans un premier temps que leur pays doit préserver sa **neutralité**, réaffirmée par le président Wilson le 4 août 1914. À l'automne cependant, Washington réalise que la guerre sera sans doute très longue et que la maîtrise des mers par les Britanniques ne laisse la possibilité d'un **commerce fructueux** qu'avec Londres et ses alliés. Ainsi, de 1914 à la fin de 1916, le commerce avec l'Entente augmente en valeur de 300 %. La position américaine pousse les Allemands à déclencher **la guerre sous-marine à outrance**, qui entraîne le torpillage de navires de commerce américains.

Deux autres événements changent la donne : l'interception du « télégramme Zimmermann » dans lequel le ministre allemand des Affaires étrangères propose au **Mexique** une alliance militaire stipulant qu'au cas où la guerre éclaterait avec les États-Unis, l'Allemagne s'engagerait à aider le Mexique à reconquérir l'Arizona, la Californie et le Nouveau-

Mexique ; **l'effondrement du front russe** suite après la Révolution d'octobre 1917.

Au début de 1917, **la situation financière des Alliés** est très critique et l'aide américaine aux puissances de l'Entente est d'abord financière. Le 6 avril 1917, les États-Unis déclarent la guerre à l'Allemagne.

Face aux **besoins urgents en hommes**, les États-Unis débarquent en France, de juin à octobre 1917, 80 000 *Doughboys* surnommés « Sammies » par les Français. Le mouvement s'accélère à partir de mars 1918. Le 11 novembre 1918 ils sont plus de 2 000 000, dont presque la moitié sur le front. Le général Pershing est le commandant en chef du corps expéditionnaire américain, largement instruit et équipé par **la France** : elle fournit la totalité de ses canons de 75 et de 155, de ses obusiers de 155, l'ensemble de ses chars, 81 % de ses avions, 57 % de ses canons à longue portée, 37 000 mitrailleuses et fusils-mitrailleurs, 10 000 000 d'obus et plus de 206 000 000 de cartouches.

RAGTIME, RAGTIME...

Au moment de leur entrée en guerre, les États-Unis doivent lever en urgence une armée nombreuse et les mesures discriminatoires sont mises en sourdine afin de convaincre plus facilement les Noirs de s'engager. Pour eux, c'est l'occasion de faire évoluer leur statut social en montrant leur patriotisme et de mener un combat qui fait sens : **libérer la France** qui a aboli l'esclavage en 1848.

L'armée américaine ségrégationniste refuse de créer des unités de combat mixtes en dépit de la loi de 1917 stipulant que « *tout citoyen américain de 21 à 30 ans doit s'inscrire sur le registre de conscription, quelle que soit sa couleur de peau* ». Les autorités militaires interrompent même l'enrôlement, redoutant d'avoir trop de troupes de couleur.

Le général Pétain insiste pour obtenir au plus tôt de nouvelles troupes. Le général Pershing transfère 4 *Colored Regiments* à l'armée française. Parmi eux figure le **15^e régiment de New York** dont les recrues sont des Noirs de Harlem. L'armée française le forme et l'équipe. Organisé comme un régiment d'infanterie français type, il est

rebaptisé **369^e RI** en mars 1918. Surnommés les « Harlem Hellfighters » (les combattants de l'enfer de Harlem) en raison de leur courage, ces soldats Afro Américains connaissent leur baptême du feu le 8 avril.

Le 369^e RI compte dans ses rangs les musiciens d'un célèbre **orchestre de jazz** qui donne son premier concert en décembre 1917 à Brest. Accueillis par les soldats français, il avait pris la peine d'apprendre, en signe de fraternité, une série de chansons patriotiques dont *La Marseillaise*.

Les « Hellfighters » découvrent de nouveaux rapports de commandement. Au gré de leurs déplacements militaires ils diffusent la musique jazz, qui provoquent en France, d'abord un choc, puis **un véritable engouement**.

Le 18 août 1918, l'orchestre se produit au Théâtre des Champs Élysées à Paris, puis au Jardin des Tuileries devant environ 50 000 personnes. La société Pathé décide, en 1919, d'enregistrer les compositions de **James Reese Europe**, qu'elle baptise *The King Jazz* (Le roi du Jazz).



APRÈS LA GUERRE



Aimé Chatard,
sergent à la 9^e Compagnie du 43^e RIT,
date et lieu inconnus
Carte postale militaire non voyagee
© Fonds Dupouizat

UNE NATION SOLIDAIRE

Dès le début de la guerre, une forte solidarité se met en place entre **le front et l'arrière**, comme on peut le percevoir à l'échelle d'un village du Beaujolais. L'Union Fraternelle d'Oingt (société de secours mutuels) décide, en février 1916, non seulement de contribuer à l'emprunt national, mais aussi d'envoyer 5 francs à chacun de ses 34 sociétaires mobilisés.

Le 11 novembre 1918, la nouvelle de l'armistice se répand sur tout le front. **L'abbé Dumont**, curé d'Oingt de 1903 à 1921, écrit dans l'annonce des offices de la paroisse : « *Te Deum d'action de grâces pour la victoire définitive que Dieu vient de nous accorder d'une façon si imprévue* ». Pourtant, la guerre se poursuit en **Macédoine** où combattent encore François Ravet et Pierre Montet, avant de rentrer à Lucenay en mars 1919. **Les plus âgés** sont démobilisés prioritairement mais le processus est très progressif afin de maintenir sous pression l'Allemagne qui n'a pas encore signé le traité de paix.

La Nation unifiée glorifie ses morts et tous ses combattants, par l'attribution de décorations comme la Croix de Guerre

créée dès 1915, l'organisation de défilés et de cérémonies. Sans qu'aucune loi ne l'oblige, chaque commune érige un **Monument aux Morts**. À Oingt, la journée d'inauguration à laquelle participe l'Union Fraternelle a lieu le dimanche 24 octobre 1920. Pour l'abbé Dumont, elle est « *celle du souvenir et de la véritable union sacrée entre les morts et les vivants* ».

Tous les hommes démobilisés doivent être réintégrés dans la société, marquée par les quatre ans de guerre. À Fleurie, les petits propriétaires, pour certains anciens combattants, créent en 1927 **la première cave coopérative du Beaujolais** pour partager les frais de la nécessaire et coûteuse modernisation de la viticulture. Cette solidarité dépasse les classes sociales. En effet, la guerre a fait combattre côte à côte, dans la boue des tranchées, domestiques, ouvriers, petits et grands propriétaires. Par besoin de reconnaissance et pour défendre leurs droits, de nombreux poilus adhèrent à des **associations d'anciens combattants**. Certains s'engagent en politique.

LE LONG COMBAT DES PLICATURES, DES « ALIÉNÉS » ET DES « GUEULES CASSÉES »¹

En 1916, **Baptiste Deschamps**, du 1^{er} Régiment de Zouaves, est condamné avec sursis après s'être révolté – et battu – à Tours contre le traitement infligé par **le Docteur Clovis Vincent** et dénommé « torpillage ». Ce Poilu incarne les souffrances des combattants qui restent dans l'incapacité de se redresser (soldats plicaturés²). Retrouvés pétrifiés, d'autres Poilus sont atteints du **syndrome du shell shock** (choc provoqué par les obus) et de psychonévrose de guerre. Soupçonnés par certains d'être des simulateurs, des « embusqués du cerveau », ces malades sont « soignés » à coups de décharges électriques, à l'exception des centres hospitaliers de Lyon et Montpellier où les médecins refusent d'utiliser cette « thérapie ». En 1933 4000 « **aliénés de guerre** » sont encore recensés dans des asiles. Il faut attendre 1992 pour qu'un décret du Ministère de la Défense entérine **l'état de stress post-traumatique**.

À la demande de Georges Clémenceau cinq grands mutilés assistent à la signature du traité de Paix de Versailles, le 28 juin 1919. Créée en 1921, **l'Union des blessés de la face et de la tête** obtient en 1925 la reconnaissance du **préjudice de défiguration**, au même titre que les mutilations des membres et la cécité qui étaient jusque-là les seules à être reconnues comme invalidités de guerre donnant droit à une aide publique. L'association se bat pour rendre plus accessible les coûteuses opérations de **chirurgie réparatrice**. En collaboration avec « Les Ailes Brisées » et les autres associations de victimes de guerre, organise les premières souscriptions assorties de tombolas pour couvrir les lourdes charges des aides sociales versées aux Poilus et à leurs familles. La Loterie Nationale, créée en 1933 par l'Etat au profit des anciens combattants et des réparations de calamités agricoles, trouve ici sa genèse.

¹ Sophie Delaporte, *Les gueules cassées : les blessés de la face de la Grande Guerre*, Paris, Agnès Vienot Editions, 1996, rééd. 2004, 230 p.

² Jean-Yves le Naour, *Les soldats de la honte*, Paris, Perrin, 2011, 280 p.



1. Portrait du capitaine Étienne Broch d'Hotelans (1879-1914) en tenue d'infanterie coloniale. Photomontage posthume présentant l'ensemble de ses décorations. © Collection privée, famille d'Hotelans

2. Corps du soldat n°7 identifié comme le capitaine Étienne d'Hotelans, fouilles archéologiques au Châtelet-sur-Retourne (Ardennes). Cliché Michel Signoli © Centre National de la Recherche Scientifique

L'ARCHÉOLOGIE DE LA GRANDE GUERRE

Sur l'ensemble du **front occidental**, l'utilisation massive de l'artillerie pulvérise les corps de nombreux combattants. Les conditions de combat rendent impossible l'inhumation d'innombrables Poilus (voir page 9). Le nombre total de disparus est évalué à environ 700 000 hommes ; on estime à environ 80.000 le nombre de **disparus** français et alliés pour la seule zone rouge de Verdun.¹

Dans **les années 1980** l'intensification des grands projets d'aménagement du territoire, dont les axes autoroutiers, les lignes de chemins de fer à grande vitesse, le canal Seine-nord Europe, confrontent les archéologues à de nombreux sites où reposent des Poilus qui n'ont pas été inhumés. En 1991 des fouilles dans les bois de Saint-Rémy-la-Calonne (Meuse) permettent à des archéologues de retrouver les squelettes de 20 Poilus, dont celui de l'écrivain **Alain-Fournier**, auteur du *Grand Meaulnes*, tué en 1914. Ils sont inhumés en 1992 dans la nécropole nationale voisine.

Un autre pan de l'archéologie de la Première Guerre mondiale est lié au chiffre considérable des **pertes maritimes**, résultant de l'usage croissant des sous-marins et mines. En 2008 l'épave du **cuirassé Danton**, torpillé par un sous-marin

UNIS DANS LE COMBAT ET DANS LA MORT

Au moment du déclenchement du conflit, Étienne Broch d'Hotelans, âgé de 35 ans, est affecté à la Résidence Générale de Rabat auprès du général Lyautey. Il demande à être versé dans une unité envoyée en France et rejoint la **division marocaine** où il occupe les fonctions d'adjoint au commandant du 9^e bataillon de marche d'infanterie coloniale. Le 1^{er} septembre 1914, le capitaine d'Hotelans tombe très grièvement blessé lors d'un assaut qu'il donne à la tête de deux sections. Il intime l'ordre à ses hommes de se replier, restant seul pour mourir. Il est **porté disparu**.

En septembre 1920 des membres de **sa famille**, accompagnés du sergent Vergiat - lequel a désespérément tenté, au moment des combats, de retrouver le corps de son capitaine - se rendent sur les lieux probables de sa mort, en vain.

En 2020, **Jacques Duchet, maire de Chénas**, reçoit un courrier du Service Départemental des Anciens Combattants

allemand en 1917, a été localisée au sud de la Sardaigne par plus de 1000 mètres de fond, avant la pose d'un pipeline gazier entre l'Algérie et l'Italie. Un tiers de l'équipage du bateau n'a pas pu échapper au naufrage, ainsi qu'un grand nombre de ses officiers qui refusent d'abandonner la passerelle. Parmi les 296 officiers, sous-officiers et matelots qui ont sombré figurent le quartier-maître **Philibert Michaud**, né à Grigny (Rhône) en 1892 et dont le dernier domicile se trouvait à Chazay d'Azergues (il figure sur le Monument aux Morts de la commune), ainsi que deux caladois nés en 1893 : **Jules Antoine Oviste**, matelot de première classe, et **François Perrachon**, matelot de deuxième classe.²

L'épave du *Danton* est explorée en 2015-2016 dans le cas du « *Projet Danton* » ; la réalisation d'un modèle tridimensionnel à très haute définition permet alors d'analyser les conditions de conservation de l'épave et de produire des restitutions pour le public, dont un film. En dépit des mesures de protection, le patrimoine incarné par le *Danton* reste fragile, étant menacé par la corrosion marine, les engins de pêche et le développement d'aménagements maritimes.

et Victimes de Guerre, lui signifiant que les restes mortels du capitaine ainsi que ceux de 13 de ses compagnons d'armes ont été découverts, inhumés tête-bêche dans une tranchée, lors de fouilles archéologiques.

Le capitaine d'Hotelans est **formellement identifié** grâce à plusieurs éléments : sa chevalière, les ancrs d'or de ses boutons, ses galons de capitaine, son monocle, une médaille-souvenir de sa première communion, un crucifix, une médaille représentant le Christ et la Vierge, une médaille à l'effigie de sainte Jeanne d'Arc, et enfin une médaille portant les inscriptions « Notre Dame de Consolation » et « Zrarka 25/03/14 », date d'une blessure reçue au Maroc. Le corps du capitaine est exhumé en juillet 2020. Un hommage posthume accompagné de funérailles lui est rendu le 30 octobre 2021 à Chénas.

¹ Frédéric Adam, *Alain-Fournier et ses compagnons d'arme - Une archéologie de la Grande-Guerre*, Metz, Edition Serpenoise, 2006, 219 p.

² Ministère des Armées, Yves Dufeil, Franck Le Bel, Marc Terrailon, *Navires de la Grande Guerre - Danton, Fiche récapitulative mise à jour le 10/02/2009*.

INDEX DES COMMUNES



1. Inauguration du monument aux Morts d'Oingt, cimetière, 24 octobre 1920
Carte postale non voyagée.
Cliché de J. Andriolat (Bagnols)
© Fonds Dupoizat

2. Le Perréon, commune qui compte 14 frères morts pour la France durant la Première Guerre mondiale (voir page 17).

AUVERGNE RHÔNE-ALPES

RHÔNE

Alix : p. 19
Amplepuis : p. 24
Beaujeu : p. 10
Belleville-sur-Saône : p. 10, 22
Blacé : p. 19
Chazay-d'Azergues : p. 30, 39
Chénas : p. 22, 39
Chessy-les-Mines : p. 22
Chiroubles : p. 33
Fleurie : p. 38
Frontenas : p. 19
Jullié : p. 20
Lachassagne : p. 14
Lacenas : p. 30
Lucenay : p. 33-34
Monsols : p. 19
Montmelas-Saint-Sorlin : p. 11, 16, 30
Perréon (Le) : p. 16
Pommiers : p. 16
Pont-Trambouze : p. 24
Quincié : p. 24
Saint-Didier-sur-Beaujeu : p. 24
Saint-Julien : p. 16
Saint-Lager : p. 24
Saint-Vincent-de-Reins : p. 27
Sainte-Paule : p. 16, 19
Salles-Arbuissonnas-en-Beaujolais : p. 16-18
Tarare : p. 33
Ternand : p. 14
Thizy-les-Bourgs : p. 12
Val d'Oingt (Le) : p. 10-11, 16, 19, 38
Vaux-en-Beaujolais : p. 16
Vernay : p. 10
Villefranche-sur-Saône : p. 10, 15-18, 24, 39
Ville-sur-Jarnioux : p. 5, 13

MÉTROPOLE DE LYON

Caluire-et-Cuire : p. 22
Lyon : p. 18-19, 22, 34, 38
Grigny : p. 39

AIN

Belley : p. 21
Bourg-en-Bresse : p. 18, 20, 21, 24

HAUTE-SAVOIE

Abondance : p. 15

AUTRES RÉGIONS

AIN

Coeuvres-et-Valsery : p. 14
Missy-aux-Bois : p. 14
Monnes : p. 19
Saint-Pierre-Aigle : p. 14
Soissons : p. 14

DOUBS

Valdahon : p. 30

FINISTÈRE

Brest : p. 36

HAUTE-LOIRE

Le-Puy-en-Velay : p. 13

HAUT-RHIN

Pfastatt : p. 30
Rouffach : p. 21
Vieil-Armand : p. 13, 20, 21-22, 27

HÉRAULT

Montpellier : p. 38

ILLE-ET-VILAINE

Saint-Malo : p. 14

MANCHE

Fontenelle (La) :
voir Ban-de-Sapt Granville : p. 14

MARNE

Châlons-en-Champagne
(anciennement Châlons-sur-Marne) : p. 21

MEURTHE-ET-MOSELLE

Hamonville : p. 18
Nancy : p. 20

MEUSE

Fleury-devant-Douaumont : p. 15
Saint-Rémy-la-Calonne : p. 39
Verdun : p. 13

PARIS :

p. 5, 6, 10, 36

PAS-DE-CALAIS

Arras : p. 19
Auchel : p. 14
Béthune : p. 14
Maroeuil : p. 19
Neuville-Saint-Vaast : p. 14

SAÔNE-ET-LOIRE

Buxy : p. 22

TERRITOIRE DE BELFORT

Belfort : p. 8

VAR

Toulon : p. 32-34

VOSGES

Ban-de-Sapt : p. 21-24, 27-31
Saint-Dié-des-Vosges : p. 24

YVELINES

Versailles : p. 38

ÉTRANGER

Bitola (Macédoine du nord) : p. 32

Corfou (Grèce) : p. 5, 33

Hanoï (Vietnam) : p. 7

Istanbul (ancienne Constantinople)
(Turquie) : p. 32

Londres (Royaume-Uni) : p. 5

Pipestone (Canada) : p. 5

Poperinge (Belgique) : p. 12

Rabat (Maroc) : p. 39

Saint-Louis (Sénégal) : p. 7

Saint-Pétersbourg (Fédération de Russie) : p. 5

Tananarive (Madagascar) : p. 7

Thessalonique (Grèce) : p. 5, 32-33

Turin (Italie) : p. 10

Washington (Etats-Unis d'Amérique) : p. 36

Ypres (Belgique) : p. 8

Zillebeke (Belgique) : p. 19

En complément de cet index, il convient de se référer également à la page 17 pour l'ensemble des 50 communes du Pays d'art et d'histoire du Beaujolais.

REMERCIEMENTS

Nous remercions tout particulièrement Arnaud Bouteloup, photographe et petit-neveu de Frantz Adam, qui, par sa générosité, a rendu cette exposition possible

Nous remercions Jean Reby-Fayard, président-fondateur de l'association Ecobeaupal pour nous avoir ouvert la voie à travers les nombreuses expositions qu'il a consacré aux Poilus du Beaujolais

Que les institutions, qui ont permis par leur aide ou leurs prêts généreux, la réalisation de cette exposition trouvent ici l'expression de notre gratitude :

Les Archives Départementales du Rhône, pour nous avoir permis d'accéder à la numérisation du « Journal de guerre » de l'abbé Loÿs Roux (362J 1-4), et tout spécialement : Bruno Galland (Directeur des Archives départementales et métropolitaines, conservateur des antiquités et objets d'art), Sophie Malavieille (Sous-directrice pour les fonds anciens, notariaux, judiciaires et privés), Mahaut Faré (Archiviste, archives privées), Agnès de Zolt (Chargée des fonds iconographiques et assimilés)

Le Musée du Patrimoine Militaire de Lyon et sa Région, pour le prêt de mannequins et d'objets, et tout spécialement : Le Général Péraldi (président du musée), le Colonel La Faye (vice-président du musée), Pierre Léger (conservateur du musée), Christophe Chevassus (secrétaire général du musée), Yvan Gourdin

Nous adressons nos plus vifs remerciements à tous ceux qui, à titres divers, ont apporté leur aide et soutien dans la préparation de l'exposition :

Les donateurs que nous remercions pour leur générosité : fonds Dupoizat, Nony, Ravet, Tournassus

Les familles ayant eu la gentillesse de nous donner accès à leurs archives privées : familles de Buttet, Casile, Chevalier, Dugelay, d'Hotelans, Matray, Peigneaux, Peyraud, Torret, Trémolières

Les membres d'associations qui ont eu l'amabilité de partager leurs informations et de nous faire d'utiles remarques : Damien Kuntz (Association d'Histoire de Lutterbach), Rémi Riche (Chroniques de Bresse)

Toutes les personnes qui nous ont aidé à penser cette exposition ou à procéder à sa réalisation : Ange Beuque, Éric Chenavard, Damien Currin, Jean-Pierre Giraud, Franck Gravier, Jean Large, Philippe Lopez, Sylvie Morin, Fabien Poète, Michèle Roubaud, Lucie et Florian Viricelle, et bien d'autres...

« NOUS LUTTONS POUR QUE NE MEURE PAS LE PAYS. AUSSI NOUS Y ALLONS DE TOUTE NOTRE ÂME. »

Lettre d'Henri Gonnet (1889-1918), lieutenant au 30^e bataillon de Chasseurs alpins, à ses parents, 17 juillet 1918

Laissez-vous conter le Beaujolais, Pays d'art et d'histoire... en compagnie d'un guide conférencier. Le guide vous accueille. Il connaît toutes les facettes du Pays d'art et d'histoire. Le guide vous donne les clés de lecture pour comprendre l'échelle d'une place, le développement du Pays, de ses villes, hameaux et villages. Il est à votre écoute. N'hésitez pas à lui poser vos questions.

Le Service Animation de l'architecture et du patrimoine coordonne les initiatives du Pays d'art et d'histoire. Il propose toute l'année des actions de sensibilisation autour de l'architecture et du patrimoine. Il se tient à votre disposition pour tout projet.

Service Animation de l'architecture et du patrimoine

Maison des Mémoires en Beaujolais
Traverse de la Manécanterie
30 rue Roland / 739 rue Nationale
69 400 Villefranche-sur-Saône
Tel : 04 74 60 39 53
maisonpatrimoine@villefranche.net

Entrée libre
Horaires d'ouverture :
Mercredi au vendredi et premier dimanche du mois de 14h à 18h (17h de novembre à mars)
Sur rendez-vous pour les groupes
Fermeture les jours fériés

Le Pays d'art et d'histoire du Beaujolais appartient au réseau national des Villes et Pays d'art et d'histoire.

Le Ministère de la Culture, direction générale des Patrimoines, attribue l'appellation Villes et Pays d'art et d'histoire aux collectivités locales qui animent leur patrimoine. Il garantit la compétence des guides conférenciers et des animateurs du patrimoine et la qualité de leurs actions. Aujourd'hui, un réseau de 198 Villes et Pays vous offre son savoir-faire dans toute la France.

À proximité

Les Pays d'art et d'histoire

Pays vironnais, Pays du Forez, Vivarais méridional, Hautes vallées de Savoie, Evian Vallée d'Abondance, Trévoux Dombes Saône Vallée, Moulins Communauté, Riom, Billom Saint-Dier d'Auvergne, Issoire, Val d'Allier Sud, Saint-Flour, Haut-Allier, Le Puy-en-Velay, Annecy, Valence Romans Agglo.

Les Villes d'art et d'histoire

Albertville, Chambéry, Aix-les-Bains, Grenoble, Vienne.

Pour en savoir plus sur le réseau régional

www.vpah-auvergne-rhone-alpes.fr

Photo couverture :
Soldats du 23^e Régiment d'Infanterie dans un abri, Vosges, avril 1915
Cliché de Frantz Adam
© Arnaud Bouteloup

Graphisme :
maquette phasme
d'après DES SIGNES studio Muchir Desclouds



Financé par

